

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
CAMILLE DESLAURIERS

« LA VISITEUSE », SUIVI DE  
« ANALYSE DU DOUBLE DANS L'EMPRISE DE GAÉTAN BRULOTTE »

NOVEMBRE 1995

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Merci à mon directeur M. Pierre Chatillon, pour m'avoir aidée et encouragée à persévérer sur la voie de l'écriture et dans la rédaction de ma partie théorique.

Merci à ma soeur Rosaline, pour ses lectures attentives, ses précieux commentaires et sa complicité irremplaçable dans les périodes de panique comme dans celles de frénésie.

Merci à mes parents, Monique et André, qui ont semé les germes de l'amour de l'art dès mon enfance et ont su les cultiver par leurs constants encouragements.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	i
TABLE DES MATIÈRES.....	ii
INTRODUCTION .....	1

## LA VISITEUSE

REGARDS .....	6
ANECDOTES D'UNE DÉRANGÉE .....	8
LA VISITEUSE .....	21
LE CENSEUR .....	26
IMPULSION .....	30
ROSSOLIS .....	38
INTERMEZZO .....	45
LA FEMME BOA .....	52
LA CORDE ET LE CROCHET.....	58
COBAYES.....	69

## **ANALYSE DU DOUBLE DANS L'EMPRISE DE GAÉTAN BRULOTTE**

CHAPITRE 1	BARNES EST LE DOUBLE .....	80
CHAPITRE 2	PHÉNOMÈNE D'ATTIRANCE ET DE RÉPULSION .....	84
CHAPITRE 3	BARNES EST L'ADVERSAIRE, UNE FORCE À VAINCRE.....	87
CHAPITRE 4	OPPRESSION DU SUR-MOI.....	89
CHAPITRE 5	ANIMALITÉ DE BARNES.....	102
CHAPITRE 6	L'EMPRISE DE LA MÈRE ET LA SYMBOLIQUE INCESTUEUSE.....	110
CHAPITRE 7	INTERCHANGEABILITÉ DES PERSONNAGES.....	120
CHAPITRE 8	LE NARRATEUR: MISE EN ABÎME DE L'ÉCRIVAIN.....	129
CHAPITRE 9	LA CRÉATION RÉSOUT-ELLE LE PROBLÈME.....	136
CHAPITRE 10	COMMENT SE SOLDE LA RELATION DE BLOCK ET BARNES.....	142
CONCLUSION .....		146
BIBLIOGRAPHIE.....		150

## INTRODUCTION

Urgence. Toutes les sirènes de ma censure en alerte. Des personnages se sont évadés de ma tête, immense prison à étages où sont internées mille et une captives. Elles ont réussi à forcer les barreaux des tabous. Ont été aussitôt freinées par les geôliers de ma Raison, qui les a à nouveau cloîtrées dans l'enceinte du silence. Mais toujours, en écho, entre les murs de mon mental, les hurlements des folles se répercutent. Quand leurs tourments m'étourdissent trop, ma main attrape un crayon, et à l'insu de la Raison, transcrit des bribes de leurs confidences.

Alors, en courant elles s'enfuient de leurs cages. Évadées hérétiques qui se bousculent sur ma page. Se battent entre elles. S'entre-tuent pour me raconter leur histoire. Leurs propos se superposent, s'entremêlent, s'imbriquent comme les divers morceaux d'un même casse-tête: ma Visiteuse. Celle qui veut naître à tout prix. Celle qui attend.

Car ma tête est aussi un ventre. Enceinte d'un fœtus en prose. Et soudain, sur une civière de papier blanc, en contractions de mots et en

hémorragie d'encre, je l'enfante. Indésirée. Prématurée. Et elle attend. Qu'on lui permette de crier ses pulsions.

À peine sortie de l'incubateur du silence, elle prend maintenant le contrôle des mots et des sons. Se métamorphose de texte en texte, de fantasme en fantasme, incarnant parfois des personnages totalement indécents. Elle s'appelle Rossolis; La Dérangée cleptomane-nymphomane; La Visiteuse; La Femme boa; ou tout simplement « Elle ». Toujours la même: l'Autre. Et la voilà devant vous. Toute nue. À peine voilée de dentelles poétiques. Et ses mots prostituent mon âme.

Fait rassurant: dans cette situation, je ne suis pas la seule. Stevenson a Dr. Jekyll<sup>1</sup>. Maupassant, le Horla<sup>2</sup>. Stephen King, George Stark<sup>3</sup>. Anne Hébert, soeur Julie<sup>4</sup>. Et Brulotte a son Barnes<sup>5</sup>. Pour ne citer que quelques cas disparates... Tous des doubles noirs au sens où l'entendent Jung et Mauron.

La première partie de ce mémoire met donc en scène les duplicatas de mon propre double; la deuxième, davantage théorique, analyse celui d'un auteur québécois qui me fascine particulièrement: Gaétan Brulotte. Elle soutient que

- 
- 1 . R.L. Stevenson, L'étrange cas du Dr. Jekyll et de Mr. Hide, Les Langues Modernes, Paris, 1988, 222 p.
  - 2 . Guy de Maupassant, Le Horla, E.J.L., Collection Libro, Paris, 1994, 95 p.
  - 3 . Stephen King, La Part des ténèbres, Éditions Albin Michel, Collection Presse Pocket, Paris, 1990, 541 p.
  - 4 . Anne Hébert, Les Enfants du sabbat, Les Éditions du Seuil, Paris, 1975, 186 p.
  - 5 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, Les Éditions de l'homme, Montréal, 1979, 207 p.

Block et Barnes, les deux personnages en interaction dans l'Emprise, personnifient respectivement deux parts du même être (les instances psychiques du moi et de l'inconscient) dans un drame intérieur où luttent un moi dominé par un sur-moi trop fort et un inconscient aux pulsions non acceptées.

En analysant le roman sous cet angle, on se rendra compte que la relation entre Barnes et Block s'avère, en plusieurs points, conforme aux prototypes de possession par le double noir, tout en présentant divers éléments tout à fait particuliers.

Sans toutefois suivre un modèle d'analyse préétabli, notre travail s'appuiera d'abord sur la psychanalyse de Jung, en s'inspirant aussi de la théorie de Charles Mauron sur la psychocritique et les métaphores obsédantes ainsi que du dictionnaire des symboles.

Le premier chapitre débutera par une définition du double et un portrait de Barnes. Les chapitres deux et trois compareront la relation de Block et Barnes à celle des instances psychiques du moi et de l'inconscient. Le quatrième chapitre traitera de l'oppression du sur-moi, symbolisée par divers juges sociaux et moraux. Le cinquième, de l'animalité de Barnes, symbole des pulsions sexuelles réfrénées. Le chapitre six révélera la principale raison de cette dissociation intérieure et du refus de l'autre: l'emprise de la mère et la



symbolique oedipienne. Le chapitre sept tentera de prouver l'interchangeabilité des personnages, pour arriver à dire, au chapitre huit, qu'il n'y a qu'un personnage dans l'Emprise: le narrateur-auteur devant le drame qui secoue sa psyché. Quant au chapitre neuf, il élargira la réflexion sur le rôle de l'inconscient dans la création. Enfin, le dernier chapitre résumera comment se solde dans l'Emprise, la guerre entre le moi et l'inconscient: par l'autodestruction.

## LA VISITEUSE

## REGARDS

Blond musclé, cheveux longs frisés. Lui et moi on a fait l'amour. A deux mètres de distance. Par les yeux.

Preliminaires en battements de paupières. Le désir un instant voilé par les cils. Dévoilé aussitôt. Frôlements des prunelles, glissades sur l'arête du nez, roulades jusqu'aux lèvres. Remontées aimantées. Déjà, nos regards s'approvoisent jusqu'à l'indécence, s'enlacent en caresses infinies. Mes pupilles effleurent son arcade sourcilière, descendent en longs frissons chatouiller sa nuque.

Des désirs en cascades débordent de ses orbites, déferlent vers moi, se tendent comme deux geysers. Entrent en moi par mes lèvres. Inondation de chaleur dans ma gorge. Raison noyée, broyée. Nos iris se frôlent, se lèchent, s'enroulent comme deux langues de feu. Emmêlent leurs brûlantes haleines. S'essoufflent. Se retirent. Se pénètrent encore. Dans nos regards, les chorégraphies de la jouissance.

Il approche. Ouvre la bouche. Contact rompu, coït interrompu. Je m'éclipse.  
Lui tourne le dos. Ne pas aller plus loin que le regard. Déjà, je tends l'appât de  
la pupille allumeuse à une autre proie. Ce soir, j'ai le regard nymphomane.

## ANECDOTES D'UNE DÉRANGÉE

J'ai reçu un clou géant par la poste aujourd'hui. Quand je l'avais aperçu dans le catalogue Rona, tout de suite il m'avait fascinée. J'avais ressenti une piqure, un besoin irrésistible de me le procurer. Quel clou immense! Je n'en avais encore jamais vu de semblable. Je l'ai donc commandé, par téléphone.

-Bonjour, je voudrais commander votre gros clou numéro 15. Non, pas toute une boîte. Un seul. Non, ça ne me dérange pas de payer pour la boîte, mais j'en veux un seul.

À part la réception du colis tant attendu, rien de spécial aujourd'hui. Toute la journée, j'ai butiné de magasin en magasin, à me chercher une tenue pour ma sortie nocturne habituelle. J'ai fureté dans toutes les petites boutiques luxueuses du centre-ville. Des tissus affreux, des robes trop longues, des tenues peu originales. L'extase devant un petit chemisier transparent à pois verts. J'aime les pois. Malheureusement, il faisait partie d'un ensemble! Et la jupe qui n'avait même pas de poches! Il me faut toujours des poches, absolument. Surtout ce soir, pour apporter mon nouveau clou... Quelle magnifique pièce, ce clou! Je l'ai touché, encore, à travers mon grand sac à main en toile. Tellement robuste...

Finalement, je n'ai rien acheté. Je n'achète d'ailleurs jamais rien. Je vole tout. Alors, je me suis appropriée un bustier de dentelle noire et des collants assortis. J'ai développé une technique: pendant que la vendeuse sert une autre cliente, j'échappe bruyamment mon sac à main pour que le contenu en entier s'étale bien sur le plancher. Elle se retourne, puis s'affaire auprès de sa cliente. Alors, d'une main, j'attrape fébrilement ce que je veux voler, et de l'autre, je ramasse mes objets dispersés. Je remets tout dans mon sac et je pars. Depuis déjà un an, ce risque s'avère un besoin sans cesse grandissant, une pulsion irrépressible... comme celle qui me démange lorsque je veux me procurer un nouveau clou...

Donc, ce soir, je suis sortie. J'ai mis une mini-robe de voiles et de frisons blancs à pois noirs pillée au Château la semaine dernière et les dessous dérobés cet après-midi. Mon lieu d'attaque: l'Intermède, bar jazz fumant à l'atmosphère envoûtante. Après avoir consulté du regard le menu des hommes seuls, j'ai choisi mon hors-d'oeuvre et amorcé le processus de séduction par des regards coulants. Tout se déroule généralement très bien jusqu'à un certain point. À cause de mes principes d'authenticité, probablement. Quand l'autre, doux, se confie, naïve j'ouvre le coquillage hermétique de ma timidité et dévoile ainsi toutes les perles de mes secrets.

J'ai donc sorti mon clou géant de ma poche et d'un regard des plus engageants, je lui ai confié ma passion la plus chère: une précieuse collection de clous. Il m'a regardée, interloqué (ils le sont toujours). Il m'a dit qu'il allait se chercher une autre bière et il n'est pas revenu. Une fois de plus, la tristesse a étranglé mon âme... mais au moins je lui avais déjà volé son portefeuille...

\*\*\*

Ce matin, je suis allée à la banque pour déposer l'argent du portefeuille ravi hier. Deux cents dollars! Un beau coup, celui-là. De quoi me procurer les clous les plus rares... La file d'attente dépassait mes espoirs. J'aime les files d'attente gigantesques. Je me délecte à observer un à un les tissus, les couleurs et les êtres. Mes yeux déshabillent, déchiquettent, démembrant les corps et évaluent les morceaux...

J'ai ainsi découvert les oreilles du siècle. Devant moi, tout près, des lobes aux courbes étourdissantes, de longues oreilles pointues, complètement dérangeantes. J'ai lu d'ailleurs, dans une revue, que cette partie du corps contient toutes les autres. Alors, quoi de mieux pour juger un sujet?

Un homme dans la trentaine, masqué d'ordinaire, enseveli sous le déguisement de la conformité. Mais des oreilles de ce genre ne pouvaient pas

tromper. J'ai vite oublié la pauvreté du style de l'homme et me suis concentrée sur ces trésors d'oreilles. Elles m'aveuglaient, me subjuguèrent, m'absorbaient. Pourquoi cette fascination, cette fixation? Ces oreilles se dressaient devant moi... des oreilles si droites, si longues... comme des clous!! Un bolide de fantasmes dévalait la pente du désir à une vitesse incontrôlable... Il me les fallait, absolument. Un goût subit et incongru de les frôler, non, de les mordre, m'envahissait comme un vertige trop fort, suffocant.

Mais les oreilles se sont éloignées pour aller entendre des propos de transactions plus raisonnables. J'ai dû arracher mon regard à la succion de leur beauté féroce, pour à mon tour indiquer à la caissière les opérations à effectuer dans mes comptes. Je me suis surprise à crisper la mâchoire, grimacer d'irritation contre la lenteur de l'exécution. Les oreilles s'élevaient. J'ai terminé à temps, couru et suivi leur propriétaire, imperceptiblement, jusque chez lui.

Avec son adresse, je croyais pouvoir trouver son nom et son numéro de téléphone. J'ai composé immédiatement le 4-1-1. Une voix bourrue m'a annoncé qu'on ne me donnerait pas le numéro si je ne fournissais pas le nom et l'adresse complète. Nous avons discuté ferme, une question de fonctionnement d'ordinateur l'empêchait de répondre à ma demande. J'ai insisté, elle m'a traitée d'impolie, a raccroché, sans me souhaiter bonne journée.



Furie, rage, désespoir. La pulsion d'en savoir plus sur ces beautés cocasses m'a poussée à retourner chez l'homme pour vérifier le nom sur la boîte aux lettres. J'ai fait semblant de passer des circulaires (des feuilles blanches pliées) dans quelques maisons des alentours. J'ai dérobé au hasard une enveloppe du gouvernement, au cas où ce serait un chèque. Arrivée au point stratégique, les jambes chancelantes, j'ai noté le nom. J'ai flanché, quand, sur le perron, aimantée à la fenêtre, j'ai entrevu les oreilles et leur charme magnétique. Elles parlaient au téléphone. Cette seule vision a de nouveau chamboulé ma raison. J'avais devant mes yeux le moyen de prendre contact, dans l'anonymat, avec elles. À condition de trouver leur numéro de téléphone...

Ces oreilles s'appellent Georges. Georges Blanchette. Un drôle de nom, tout de même, pour de si belles oreilles. Je me suis ruée sur l'annuaire téléphonique, mais l'émotion étranglait ma lucidité. Pour la première fois aujourd'hui, j'ai touché à mon gros clou, pour me ramener à la réalité. Je l'ai sorti de ma poche et j'ai commencé à suivre les noms avec l'extrémité pointue qui tremblait et déchirait un peu les pages trop minces. Je me suis tout d'un coup arrêtée de chercher. Si le numéro était confidentiel? Tranche de cauchemar.

Bédard, Biquet, Blanchette. Fernando, Gaudias, Georges. Georges Blanchette. Soulagement, frénésie. J'ai sautillé de bonheur. J'éprouvais

l'irrésistible envie de lui téléphoner sur le champ. Absolument. Futilement. Pour entendre sa voix. Imaginer son oreille contre le récepteur. Mes doigts agités ont composé le numéro, après plusieurs tentatives trop hystériques. Sonnerie. Encore. Il a répondu. Vapeurs d'ivresse, traumatisme grisant. Je n'ai rien pu dire, j'ai replacé le récepteur.

\*\*\*

Lui téléphoner encore. Le déranger dans son quotidien. Violer son intimité en captant un bruit, une parole, une musique. Apprendre à le connaître, l'imaginer à partir des indices dérobés au hasard d'un appel. Chaque fois, je me sens comme une adolescente à son premier coup de foudre. Étourdissements, symphonie cardiaque, chaleurs.

Souvent, je refoule l'envie, qui devient de plus en plus fréquente. Lorsque réprimée, elle ressurgit, plus forte, fermentée, à tout moment, n'importe où. Dans l'autobus, sur la rue, dans un bar. Un besoin fou, incontrôlable. Une pulsion. Alors il faut emprunter un appareil, ou trouver une cabine téléphonique... Je me libère, et tente de le rejoindre. Mais je ne dis jamais rien. Je paralyse à l'idée de son oreille sur le récepteur. Ça m'excite.

Après, je suis délivrée, mais jamais très longtemps. Quelques heures, quelques jours, parfois jusqu'à une semaine. Jamais plus. Alors, le désir foudroie la raison, et mes doigts frétilants composent le numéro sacré. Il répond. Vertige. Silence. Répète allô. Un souffle, un soupir. Allô? Voilà trois semaines que ça dure. Mais cette nuit, j'ai décidé de lui parler.

\*\*\*

J'ai téléphoné à deux heures, ce matin. J'ai dit seulement son nom: "Georges". Répété "Georges". Soufflé "Georges". L'idée de le tirer du sommeil, de chuchoter la première à ses oreilles aujourd'hui m'enivrait. J'étais complètement émoustillée. Je me le représentais: vieux pyjama moultant bleu marin, cheveux ébouriffés, oreilles froissées, relents d'Aqua Velva. Plus les images se précisaient et se précipitaient dans ma tête, plus mes sens s'éveillaient et mon souffle s'accélérait dans le récepteur.

Il s'est fâché. Ce qu'il ne faut pas faire lorsqu'on reçoit des appels importuns... Faites le zéro, ils vous le diront. Ils vous annonceront, à votre grand désarroi, "qu'ils regrettent, ne peuvent mettre votre ligne sur écoute. Si les appels se reproduisent encore, surtout ne pas se fâcher. Raccrocher doucement. Ils aiment quand on se fâche." Rien de plus vrai. Lorsque Georges les oreilles a éclaté de fureur, la marée montante du désir a submergé mon

corps. Il a raccroché violemment, me laissant seule et inondée de fantasmes. Je n'ai pu dormir avant quatre heures.

Plus fort que moi. J'ai attendu deux longs jours et téléphoné à nouveau pour qu'il se fâche encore. Qu'il me procure ces explosions d'effervescence. Une voix de femme a répondu. Bref malaise. Sûrement marié. Inévitable. Quelques séismes de jalousie, puis un volcan d'excitation. Le lui voler amplifie mon attirance. Voler!! Moi qui ne peux m'en empêcher... Grâce à elle, j'apprendrai à désirer vraiment et longuement mon butin.

J'appelle donc Georges quotidiennement. Pour figoler le désir, le sculpter davantage et lui donner forme en un plan dément. Parfois je lui parle de ses oreilles ou de mes clous. Quelques mots, jamais plus d'une phrase. "Je caresse mon corps avec un clou géant." D'une voix sensuellement suggestive. Depuis une semaine, au moins deux fois par jour. Son attitude a changé: il m'écoute, tente de me raisonner, raccroche doucement...

Mais hier, Georges Blanchette a branché un répondeur. Pour filtrer ses appels. Suivant les conseils de la téléphoniste, sans doute. Innocemment, il me facilite la tâche. Je lui laisserai beaucoup de messages, plus osés les uns que les autres, jusqu'à lui fixer un rendez-vous.

\*\*\*

J'ai décidé d'espionner Georges Blanchette. À tous les matins, je me cache dans un parc, tout près de chez lui et j'admire ses oreilles en silence, religieusement, à travers des lunettes d'approche. Je note mes observations dans un grand calepin vert. Il part en voiture, une petite japonaise, vers huit heures. Complet gris, frais rasé, coiffé symétriquement. Vers neuf heures, il reçoit son courrier, que je lui ravis immédiatement.

Jusqu'à hier, des lettres sans importance: comptes d'électricité et de téléphone, publicités, sondages, une lettre de son frère missionnaire en Afrique. Mais hier... Un filon d'or! J'ai trouvé un filon d'or! Il a reçu une réponse d'une agence de rencontre. Le pauvre malheureux croit pouvoir trouver l'amour dans un catalogue de désespérées! On lui suggérerait d'ailleurs une grosse boulangère de trente-quatre ans aimant la musique et les promenades dans la nature. Ses oreilles méritent mieux. Beaucoup mieux.

J'ai donc téléphoné et laissé un message sur le répondeur, prétextant être référée par l'agence et lui donnant un *blind-date* à l'endroit convenu: "Toi et moi au bar Éloi, demain soir, onze heures moins trois. Mini-jupe noire et camisole à pois, boira téquila." Reste à voler les articles mentionnés, à espérer qu'il vienne et à attendre. Une question subsiste: qui est la femme? Son épouse? Peut-être sont-ils en processus de divorce? Dans ce cas, le méfait est moins gros, donc

moins excitant. Tout de même très tentant. A cause des oreilles si uniques. Les revoir. Les toucher. Les embrasser. Les gober.

\*\*\*

Pour passer le temps, j'ai été ce matin à la chasse aux vêtements originaux. J'ai échappé mon sac, comme d'habitude, mais un galant intrus voulait m'aider à ramasser mes articles éparés. Je ne savais plus si je devais perpétrer mon larcin ou non. Dilemme de quelques secondes, puis j'ai déposé sensuellement le long ongle noir et brillant de mon index sur mes lèvres écarlates. Je lui ai susurré "chut" et fait un clin d'oeil prometteur. Il a souri, gêné. Évidemment, il ne comprenait pas. Les hommes s'imaginent toujours des choses...

Tentation trop forte. J'avais cherché ces deux articles tout l'avant-midi. Le seul magasin... je ne pouvais laisser la chance s'évanouir ainsi. Malgré son minois désapprobateur, j'ai dérobé la mini-jupe hyper moulante et la transparente camisole à pois. La même technique que d'habitude. Il a suivi mon stratagème, éberlué. Encore sous le choc, il n'a heureusement rien dit. Je me suis enfuie du magasin, bousculée par d'étranges émotions. Pendant un long moment, j'ai cru qu'il me suivait. Peur. Erreur. Illusion.

Voler ne m'avait jamais causé de problème. Aucun remords jusqu'alors. Mais ses pupilles d'acier trempé ont traversé ma conscience en lames de reproches. Depuis, j'ai bien réfléchi. Payer est trop facile: on ne relève aucun défi. Je ne m'y abaisserai donc jamais. Seules les choses volées possèdent une valeur véritable.

\*\*\*

Pauvre Georges Blanchette!! Il s'est présenté à l'Intermède avec un énorme bouquet de fleurs. Des oeillets roses et blancs. Ces fleurs ne valaient strictement rien: il me les avait achetées. Je rêve d'un homme qui volerait pour moi. Des cambriolages dangereux. Au péril de sa réputation. Fantômes délirants.

J'ai oublié les fleurettes ridicules en revoyant ses fascinantes oreilles. Malgré mon message sur son répondeur, il a semblé surpris par ma tenue provocante et mes longs ongles opaques. Nous avons échangé quelques banalités, constatant un immense fossé entre nos deux réalités. Après dix minutes seulement, notre conversation échouait déjà sur les berges du silence. Mais ses yeux criaient l'impatience de son sexe.

Je n'ai pas parlé de ma collection de clous, cette fois, pour m'assurer de réussir mon coup, et d'ainsi pouvoir accéder aux oreilles magiques. Je lui ai plutôt proposé sur-le-champ un transfert au motel "l'Escale". Il n'a su résister.

Délire, folie, extase singulière. Je pouvais presque enfin leur toucher. Je l'ai laissé payer à la réception. En entrant dans la chambre, je l'ai poussé sur le lit. Mon excitation frôlait la transe.

J'ai fait glisser doucement mes bas soyeux le long de mes jambes, déboutonné sensuellement mon corsage, mais j'ai gardé ma jupe. Je garde toujours ma jupe. Il me regardait, paralysé de désir. J'ai retiré ses vêtements, fermé les yeux sur ses caleçons démodés, et là, extase! j'ai attaqué ses oreilles avec une fougue sauvage. S'ensuivit un frénétique mais court emmêlement de corps. Pendant toute la séance, j'ai mordillé, suçoté, mâchonné ses divines oreilles.

Expérience enivrante, mais dorénavant le souvenir de Georges Blanchette est voué à faner dans ma mémoire comme celui de tous mes autres amants. J'ai d'abord cru qu'il était marié, mais la voix de femme s'avère être celle de sa mère. Il l'a avoué. Sa maman en voyage chez lui pour quelques jours. Un homme tranquille à la recherche d'une bonne petite conjointe. Peut-être que si je l'avais usurpé à une autre... et encore. Même les vêtements et autres colifichets



dérobés dans des boutiques luxueuses, je ne les porte qu'une seule fois...

Après, je les jette et recommence.

Je l'ai donc abandonné, à l'aube, avant son réveil, le laissant seul et nu, car j'ai volé ses vêtements... que j'accrocherai à mon gros clou numéro quinze, à côté des autres habits d'homme, dans ma garde-robe. Car je ne collectionne pas seulement les clous, je collectionne aussi les hommes...

## LA VISITEUSE

Derrière les mots et les impressions floues, des confidences troublantes. Mes journaux intimes. Les ai tous relus. D'un autre oeil. Pour vérifier mes doutes. Hypothèses confirmées. La visiteuse indésirable a toujours été là, en moi. Des séjours à l'extérieur de plus en plus longs. Jusqu'à prendre toute la place.

Dix-sept ans. Tous ces gens autour de moi. Un tribunal d'yeux enflammés par l'alcool et la musique. Tous ces corps se dressent comme des troncs d'arbres et se rejoignent en un immense bûcher. Je suis au centre et leurs prunelles en flammes convergent droit sur moi. Je voudrais fondre, me liquéfier, m'enfuir comme une rigole de honte. Me faufiler, discrète, aussi rapide qu'une couleuvre. Disparaître. M'évaporer. Mais je reste là et je sue. Je m'impose de sourire. De supporter mon corps de femme, mon bustier moult et ma jupe la plus courte. De subir leurs regards d'hommes qui se promènent maintenant sur moi comme autant de mains indécentes. Je persiste, paralysée par une force inexplicable.

Parfois, je me rends sur la piste de danse. Même quand elle est vide. Pour me forcer à vaincre ma peur. Une jungle de regards m'observe. Juge chacun de mes mouvements, examine chacune des parties de mon corps. Mille globes oculaires de voyeurs dangereux, agglutinés en touffes denses comme une forêt tropicale. En proie solitaire, je dois traverser cette brousse d'yeux menaçante. Me frayer un chemin pour sortir de la piste de danse. Éviter les gouffres profonds de leurs pupilles. Leurs paupières qui se serrent en pièges aux longues dents de cils. S'ouvrent, se referment. S'ouvrent, se referment. Veulent me capturer, me séquestrer dans l'ancre de leurs désirs. Je m'enfuis du bar.

J'ai peur des gens. Particulièrement des hommes. Mais je veux me dompter. Alors j'y retourne. Je choisis un samedi soir, l'endroit le plus populaire de la ville, et m'oblige à enfiler mes vêtements les plus osés. Par masochisme. Pour me forcer à faire ce que je n'aime pas.

Franchise qui lacère. Quinze ans plus tard, je comprends ce qui continue de se passer en moi. La visiteuse. Elle est revenue cet après-midi. D'un seul coup. Comme un barrage qui saute. Je la déteste parce que les hommes l'adulent. Tous des prédateurs. Je les avais pourtant bannis de ma vie. De toute façon, ils ne s'intéressent pas à moi. Tous mes anciens compagnons n'ont jamais aimé qu'elle en moi. Quand je réussissais à l'expulser, à redevenir moi-même, ils partaient, m'abandonnant comme une poupée brisée qu'un enfant

rejette. Sans elle, ils s'ennuyaient, me trouvaient morne et différente, trop pudique et routinière.

Elle est revenue, j'en suis sûre. Elle arrive en moi comme une marée imprévue. Une tempête subite dans une mer morte. Noie ma personnalité, m'inonde tout le corps jusqu'au sexe. S'installe en moi comme chez elle, avec ses bagages de désirs obscènes, le temps de satisfaire ses pulsions. En un seul après-midi, elle a changé ma coiffure, mon parfum, ma garde-robe. Même mes gestes se métamorphosent. Elle a anéanti d'un seul coup toutes mes années de patience pour engourdir ma libido. A détruit d'une rafale l'ordre impeccable et rigoureux de ma vie.

J'étais pourtant parvenue à l'emprisonner. Mais elle s'est encore évadée. Après toutes ces années de contrôle. Après son dernier séjour de plus d'un an, j'avais fermement décidé de la chasser à jamais. Avec les grands moyens. J'avais brûlé ses vêtements préférés, les avais remplacés par des anciens d'une tante lointaine, amples et démodés. J'avais rasé mes cheveux soyeux jusqu'au bord de la nuque. Changé le décor de l'appartement. Jeté son carnet de numéros de téléphone.

La première fois où j'ai réellement eu conscience de sa présence, j'étais au travail. J'avais alors vingt ans. Elle s'est échappée par ma bouche. S'amusait

avec ma voix. L'a fait moduler vers des tons suggestifs, dérangeants. D'abord des filets timides, puis tout un fleuve de sensualité dans la gorge. Coulait entre mes lèvres. Une voix mielleuse, mi-source, mi-brise. Je l'entendais comme celle d'une autre femme. Elle jouait à chatouiller les oreilles des clients, à provoquer, à exciter. Si bien que le dernier habitué était complètement époustoufflé. En a bégayé. Et elle l'a quitté, allumeuse, sur un "passez une belle soirée".

Je ne savais trop comment, mais une présence m'avait envahie. Me manipulait à sa guise. Modifiait ma posture, relevait mon buste, bougeait à sa manière, se dandinant entre les bureaux. Cette façon qu'elle avait de joindre mes deux lèvres me répugnait. Presqu'entrouvertes, toujours prêtes à laisser filer un sourire ou un sous-entendu. Moi d'habitude si sérieuse, si sévère. Je regardais mon corps se mouvoir comme un automate contrôlé à distance par une volonté séductrice. J'étais recluse dans l'antichambre de la répulsion.

Depuis, je la connais et je la hais. Elle s'empare de mon corps sans avertir, n'importe où. Au dépanneur, dans une salle de concert, dans l'autobus. Elle me cingle, me bâillonne, me séquestre et je la regarde agir, comme par l'oeil d'une caméra, impuissante à changer le scénario. Un téléroman. Toujours le même épisode en reprise. Une histoire de bière et de sexe. Seul le personnage masculin change. Ma peau lui sied comme une robe. Déguisement temporaire qu'elle revêt tel un voleur pour commettre son crime. Je regarde mon corps

s'ébattre avec un inconnu, l'observe ressentir du plaisir. J'en viens à ne plus savoir si c'est mon corps ou le sien.

Exaspérée, je lui ai proposé une entente. Elle se présente le soir, choisit un amant et s'éclipse à l'aube. En lui concédant la nuit, je dispose du jour pour travailler tranquille, tout remettre en ordre, effacer les traces dégradantes de son passage. Le meilleur compromis. Mais peu à peu, elle devient plus gourmande. Une boulimique de l'amour. Arrive plus tôt, envahit mon temps d'antenne. Rafle toutes les cotes d'écoute. Les autres la préfèrent.

Maintenant, nous nous battons sans cesse. Même devant ses amants. Une grimace, un clin-d'oeil, une grimace, un clin-d'oeil. J'ai décidé de l'éliminer. Elle a décidé de vivre. A cru trouver un moyen. A cherché un corps pour s'incarner. S'est introduite en moi comme un parasite: je suis enceinte. Je sais qu'elle sera ma fille. Une dépravée. Une nymphomane. Mais en secret, j'ai conçu un plan pour l'exterminer. Désormais, je vais écouter ses instincts sans précautions ni condoms. Jusqu'à ce que nous attrapions la maladie fatale. Toutes les deux condamnées à mort. Sidatiques.

## LE CENSEUR

Je rumine depuis trop longtemps un souvenir qui me dévore. J'essaie de l'écrire. Mais toujours, je suis pris entre deux volontés qui m'écartèlent. Torturé tour à tour par le désir de raconter et celui de me taire. Pourtant, je sais la nécessité de hurler, dans le porte-voix des mots, les atrocités qui me hantent. Les expulser. M'en débarrasser. Mais l'autre en moi, le censeur, me le refuse. Résolument. violemment.

Il prône l'abstention. Écrire uniquement pour affaires. Et encore. Se débrouiller autrement. Par téléphone ou de voix vive. Pour éviter toute infiltration, même dans la phrase la plus banale, de la scène à receler.

Souvent, je le défie. En cachette. J'écris sous un autre nom. Mais le gardien assidu me surprend sempiternellement. Se pointe pour me punir. En me flagellant d'insultes, en me rouant à coups de reproches. À propos de tout: mes thèmes douteux, ma syntaxe déplorable, mes personnages ridicules. Me menace, me promet les pires souffrances si j'ose à nouveau braver l'interdit.

Parfois, dans un instant de panique, je cède à ses remontrances. Je m'enferme dans un tombeau de silence. Pour quelques heures, quelques jours, jamais plus d'une semaine. Alors je me relève, et comme un spectre éternel, recommence à rôder dans le cimetière de mon enfance. Je le défie à nouveau. M'amuse à errer partout, crayon et papier à la main. À le provoquer.

En fait, je ne peux plus retarder l'urgence. Je dois laisser jaillir toutes ces étincelles, laisser courir les flammes de ma rage sur ma page. Laisser surgir la fumée étouffante de mon passé. Il tente d'éteindre le feu en m'inondant de sarcasmes. Mais toujours, sous les cendres, se consomment les braises d'un souvenir suffocant. Le censeur prêche l'oubli, le pardon filial. Veut que je taise mon passé, que je le laisse enfoui sous les décombres. Mais ce souvenir m'incendie l'être, m'asphyxie de l'intérieur. L'écrire ou mourir.

Le censeur me guette encore. Et il pense qu'il est le plus fort. Pour se venger, il prend le contrôle de mon corps. Le punit, le mutile. C'est lui hier qui a introduit ma main droite dans un broyeur électrique. Pour m'empêcher d'écrire. Châtier cette main traître qui raconte trop. C'est aussi lui qui m'a conduit à l'hôpital, m'a obligé à simuler un accident.

Mais il n'a pas remporté la victoire. Le brasier de la mémoire grésille toujours en moi. Menace de faire flamber ma raison si je ne laisse pas l'horreur



se propager hors de ma tête. J'ai décidé d'apprendre à écrire de la main gauche. Tâche ardue. Mes lettres prennent forme comme des foetus monstrueux. Les mots se tordent sous mes yeux, comme si un virus effroyable les rongerait à mesure. Des mots mutants échouent sur ma feuille, livrent un témoignage charcuté.

Le censeur s'empare de mon corps comme d'un robot de chair. A été témoin d'un aveu. À peine une flammèche. Le souvenir tabou doit rester séquestré dans la prison de l'oubli. Condamné à perpétuité. Ne pas le libérer. À n'importe quel prix. Dans sa fureur, il coupe ma main gauche avec une scie mécanique. M'ampute aussi les pieds, prévoyant le pire, pour ne pas que je tente d'apprendre l'écriture des infirmes. Encore un accident. Victime de sa volonté sadique de tout refouler. S'abstenir de révéler l'horrible secret de famille. Pour sauver l'honneur.

Pour contrer ma souffrance, j'apprends des histoires que je déclame à tue-tête, me recroquevillant dans les mots des autres. Des histoires violentes. Des histoires de meurtres.

Le censeur ne tolère aucune allusion. Il m'a tranché la langue.

Malgré tout, je continue à croire que c'est lui le perdant. Il peut m'imposer le silence, pas l'oubli. J'abandonne le corps manchot au censeur. J'ai choisi de m'emmurier, quelque part entre le cauchemar et la réalité, prisonnier d'une vérité torride qui me ronge.

Trois ans. Un cadeau d'anniversaire écarlate. Mon père cognant sur ma mère à coups de hache. Tout vu.

## IMPULSION

Il sort de prison ce matin. Après douze ans. Chauve, très musclé, tatoué derrière l'oreille et sur le biceps gauche. Ses traits sont durs. A première vue, il a l'air d'une brute. Sa virilité recèle quelque chose d'indéfinissable mais d'attirant. Il est vêtu d'une combinaison vert bouteille, genre salopette de mécanicien. Les manches sont coupées. Il les a déchirées en sortant, les abandonnant comme un mauvais souvenir, à cause de la chaleur torride de l'été. Le seul vêtement qu'il possède. Il marche au soleil brûlant pour se rendre au bord de l'autoroute où il fera du pouce. S'arrête près d'une pancarte. Toronto, 18 kilomètres.

En attendant, il fume des gauloises. Tient sa cigarette d'une façon étrange, comme s'il voulait emprisonner le feu à l'intérieur de sa paume. Tous ses gestes s'effectuent brusquement. Comme des bourrasques. Il se nomme Bruce et il désire une femme sur-le-champ. N'importe laquelle. Une victime pour délivrer douze années de fantasmes, pour expulser de son sexe douze années de frustrations accumulées. Il n'a pas un sou en poche. Sur l'épaule droite, pend un sac à dos en toile rugueuse. À l'intérieur, des cigarettes volées au gardien, une perruque, une casquette disloquée, un couteau à cran d'arrêt. Objet qu'on aurait

pourtant dû lui confisquer. Qu'on lui a laissé consciemment. Par haine. Pour le tenter. Pour qu'il récidive.

Les voitures passent ignorant sa requête. Les conducteurs le regardent, semblent le trouver louche. Après une dizaine d'automobiles, il jette violemment sa cigarette contre le sol. L'écrase du talon. Nu pieds. La cigarette, comme une excroissance du bitume ardent, veut pénétrer sa chair sous la plante. Il s'en fout. Ses voisins de cellule lui ont volé ses chaussures durant la nuit. Des jaloux vengeurs. Les gardiens n'ont rien fait pour les retrouver, le laissant partir pieds-nus en riant. Pas d'argent pour les remplacer. Endurer encore. L'habitude.

Si un homme s'arrête, il se rendra où il peut. Préféablement dans une grande métropole. Ensuite, il ne sait pas. Peut-être un dépanneur, peut-être un bar, peut-être un trottoir. Si jamais une femme s'arrête...

Une femme s'arrête. Ouvre sa fenêtre. Des tourbillons de fumée se tordent et s'étirent jusqu'à l'extérieur. Elle demande où il va. Il hausse les épaules, pointe Toronto sur la pancarte. Ses désirs bouillonnent en lui comme des geysers. S'il ouvre la bouche ils vont déferler en menaces. La femme se brûle avec sa cigarette. L'écrase dans le cendrier trop plein. S'essuie les mains sur sa jupe. Moites. Elle n'a jamais fait monter d'autostoppeur. Elle parle vite. Elle ne sait pas pourquoi elle s'est arrêtée. Elle s'en va en voyage. L'homme a les yeux

en feu. Un brasier d'impatience ronge son visage. Il déverrouille la portière par la vitre baissée. Pénètre dans la voiture. Se prépare à sortir son couteau.

La femme sourit timidement. Et pourquoi pas, renchérit-elle. Rien de pire ne peut lui arriver que cette nouvelle qu'elle vient d'apprendre, que cette relation qu'elle vient de rompre. Son amant a annulé leur voyage au Mexique une heure et demie avant le départ. Une conférence imprévue sur les insectes piqueurs. Ses premières vacances véritables depuis dix ans. Ses études, son mari mort d'un accident de la route, les enfants à élever toute seule, son travail envahissant, son amant toujours trop occupé. S'évader enfin du marais de la routine. Une urgence. Il n'a rien compris. Lui a dit de demander à quelqu'un d'autre de l'accompagner. Quelqu'un d'autre pour toujours, qu'elle lui a dit. Et elle a claqué la porte du laboratoire d'entomologie qu'il préférait à tout, même à leur lit.

Débâcle de confidences après un hiver de silences et de refoulés qui a duré près de dix ans. Inondation imprévue qui glace son interlocuteur. Lui fait oublier son couteau. La femme s'interrompt pour inspirer. Le regard de l'homme glisse sur les jambes de la conductrice, entre les pans d'une jupe déboutonnée jusqu'à la naissance de la cuisse. Fixation sur le bruissement des bas de soie qui froissent le silence. Très belle malgré ses emportements volubiles. A peine trente ans, grande rousse aux cheveux droits, légèrement maquillée.

Le torrent de paroles saborde encore le silence. Soudain, la bouche de la femme s'enflamme, comme pour laisser surgir toutes les étincelles de furie englouties depuis trop longtemps. Les aveux sont projetés comme des bouquets de lave. Elle n'a jamais joui avec son amant. Un intellectuel borné, emmuré dans une ruche d'insectes-piqueurs. Vit sa sexualité en voyeur, appréciant davantage observer les ébats des bestioles ailées que de poser l'acte lui-même. Préférant la théorie à la pratique. Elle n'a jamais été plus pour lui qu'un simple spécimen parmi les autres.

La femme se tait, s'étouffe un instant avec un remous de pudeur. Relève la tête, la tourne vers l'homme. Sourit à nouveau. Une idée grimpe en flammes sur son visage, l'empourpre, est éjectée hors de la bouche comme une détonation. "Avez-vous déjà été au Mexique? Tout compris, aux frais de mon amant. Le billet dans mes poches."

Bruce est décontenancé. S'était dit si une femme s'arrête, je lui vole mon plaisir. N'aura pas à voler, n'aura qu'à prendre. Sans couteau. Il rit pour la première fois depuis longtemps. Deux crampes sillonnent ses joues. Son masque de brute s'effrite sous le spasme. Plâtré dans l'indifférence depuis au moins douze ans. À peine sorti depuis une heure. Une mondaine frustrée lui propose la fiesta au Mexique.

Pour toute réponse, il enfonce sa main dans la fente de la jupe. Lui enserre le genou gauche. "Vous aviez une mouche". Attrape l'indésirable par les ailes, retire sa main, projette la bête semi-morte par la fenêtre ouverte. La femme a chaud. Terriblement chaud. Des craintes l'assaillent. Pas tant à cause de cet homme que d'un fantasme insensé qui a traversé son esprit comme un éclair fiévreux.

Elle accélère pour semer son trouble. Se demande ce qui lui a pris. Elle ne connaît pas cet homme. Ne le trouve même pas beau. Avec sa tête chauve, il ressemble à une fourmi. Mais une part d'elle-même qui la surprend ne peut s'empêcher de toiser l'homme. De scruter sa nuque. De se dire qu'elle aimerait la remonter doucement avec ses lèvres, suivre la pente lisse jusqu'au front en une longue caresse buccale. Descendre sur les paupières, le nez, la bouche. Lui faire l'amour en l'embrassant. Elle chasse cette idée comme on repousse une guêpe. Violentes vagues de reproches, lames langoureuses du désir. Une tempête dans sa tête. Mais cette idée s'acharne. Jean-Noël ne voulait jamais embrasser. Futile et inutile. Concentrer le plaisir en un seul point. Comme les insectes, ses idoles. Ne s'embrassent pas.

L'homme la tire par le coude. "Arrête au bord de l'autoroute." La femme sursaute. Vertige. Ses idées normales ont repris leur cours. Lui font réaliser son

erreur. La vermine de la certitude ronge probablement déjà l'esprit du profiteur. L'homme répète son ordre, menaçant. Exécution. Il sort de la voiture. Lui tourne le dos. Détache sa salopette. Urine. Revient dans la voiture. Pourquoi n'a-t-elle pas fui? Elle se reproche de ne pas avoir démarré. Paralysée. La peur, la surprise, le soulagement. Un homme correct. Elle a eu tort de lui prêter de mauvaises intentions. Il a su faire fi de son offre ridicule. Il la quittera à Toronto. La prendra pour une folle. Une femme facile. L'araignée de la honte tisse sa toile, enchevêtre ses idées. L'entortille dans un cocon de remords.

Mais trop tard. Les geysers sont toujours en ébullition. Menacent de jaillir à tout instant. Attendent le moment opportun. Le paroxysme du désir. Pour Bruce, prendre est trop facile. Moins excitant. Bruce se souvient des téléphonistes. Des cabines de la prison, il s'amusait à composer le zéro pour entendre une voix féminine. Leur sifflait des injures à l'oreille, les insultait et raccrochait. Plus elles manifestaient de la gentillesse et de la timidité, plus il s'appliquait à être vulgaire et violent. Ressentait un intense plaisir. Bruce regarde cette femme consentante à côté de lui. Il veut jouer avec elle, comme avec les téléphonistes. L'intimider. La terroriser et lui redonner confiance. La cloîtrer dans le doute perpétuel. Avant de lui dire qu'il accepte son invitation, lui injecter le venin de l'épouvante. Lui annoncer qu'il sort de prison.



Bruce interrompt la femme, qui noie sa frayeur avec un flot de propos imbéciles. Il parle plus fort qu'elle. Crache son souvenir. Bruce a vingt ans. Il tient une petite fille par la main. Sa demie-soeur. Est allé la chercher à la garderie. "Le monsieur il a mis son doigt dans ma culotte." Demi-tour. Quatre ans. Bruce entre comme une rafale dans la garderie. Suit le petit doigt accusateur jusqu'à la gorge coupable. Avec ses mains robustes, il serre. Il serre. Serre. Il sait que la petite est là, qui le regarde. "Bruce qu'est-ce que tu fais?" Bruce n'entend pas. Il n'entend que sa haine qui rebondit entre ses tempes. Il serre, il serre. Ne peut arrêter à temps l'étau de sa rage. On peut violer des femmes. Pas des enfants.

Tout en parlant, Bruce a saisi les hanches de la femme. L'entoure de ses deux bras. S'est mis à serrer. Est parti à rire en voyant le rictus d'effroi crispé les traits de la femme. A relâché son étreinte.

Femme traquée. Prise dans un piège qu'elle a construit elle-même. Cherche une issue. Une solution. Sent l'imminence du danger. Reconnaît son imprudence. Sa culpabilité l'étrangle. Sous l'impulsion de la vengeance envers son ancien amant, elle a offert à un fou dangereux de l'accompagner en voyage. L'emprise de son charme diabolique a engourdi sa raison. Elle est prise comme une abeille entre deux vitres.

L'animal agrippe le volant. Donne un coup vers la droite. N'en peut plus de retarder ses instincts. La terreur dévisage sa proie. La rend attirante, trop appétissante. Les femmes qui ont peur attisent la voracité de Bruce. L'excitent. Il sort son couteau. L'appuie fermement sur la jugulaire de la femme. "Range-toi." Son sexe rampe sous la jupe. D'un bras il maintient la femme sur la banquette, de l'autre il fouille sous le chandail. Quelques minutes et déjà l'impatience délivrée de son sexe. Il s'allume une cigarette. Vomit la fumée dans les yeux humides de sa victime. "Le billet dans tes poches. Donne le billet." Attrape la femme par les cheveux. L'expulse hors de la voiture. Comme la mouche. Il abandonnera le véhicule à l'aéroport. Accepte l'invitation en solitaire. De toute façon, il n'a jamais aimé les rousses.

Une femme est là, meurtrie et à demi-nue sur le bord de l'autoroute. Les voitures passent ignorant sa souffrance. Un homme chauve vient de lui voler sa voiture, ses valises et deux billets pour le Mexique. Elle se tord, s'enroule sur elle-même. Une larve de honte. Sa vie infestée à jamais par un souvenir parasite. Un fantasme métamorphosé en cauchemar.

Les voitures passent ignorant sa souffrance.

## ROSSOLIS

Elle s'appelle Rossolis. Elle est arrivée par une journée de grand vent. Elle portait un large chapeau de paille blanc. Un bustier de dentelle. Ses nombreuses jupes de mousseline blanche et rose lui embrassaient les cuisses. Parée comme une nouvelle mariée, elle semblait irréelle au milieu du brouhaha quotidien de l'été. Venue on ne sait d'où. Égarée. A décidé de prendre racine. Arpente le quartier depuis à peine une semaine, et déjà, tous les hommes la connaissent. Toutes les femmes la détestent. Elle n'est pas réellement belle. Mais différente. Et indécente. Une intruse. Une fleur exotique transplantée dans un champ de marguerites sauvages.

Rossolis s'offre à tous les regards. Elle répand son sourire comme un parfum étrange, qui flotte dans l'air et ensorcelle, même longtemps après son départ. Rossolis est toute menue. Et fragile. Elle n'achète presque aucun vêtement. Elle enrobe sa nudité dans de grands tissus qu'elle superpose en forme de robes ou de tuniques, de jupes ou de bustiers, dévoilant plus ou moins ses courbes, selon ses humeurs. Des voiles divers, qu'elle noue à la ceinture, qu'elle déchire ou entortille, qui lui enveloppent tout le corps comme un

immense pétale de velours. Rossolis, tellement féminine. Et différente. Dérangante. Comme une brise aphrodisiaque. Un vent d'indécence.

Ce matin, elle est sortie pour étendre ses linges. Enrubannée plusieurs fois d'un léger tulle blanc. À peine pour cacher l'essentiel. Par derrière, un regard la lèche. L'homme est adossé à la fenêtre, les pupilles suspendues à ses gestes comme des ventouses. Elle sait qu'il l'observe. Sent son regard se promener sur son épiderme comme un essaim de fourmis miniatures. Des chatouillements de certitude la parcourent. Elle s'amuse à le provoquer. Arrête sa besogne. S'étire lentement. Tend ses bras veloutés. Offre la longue tige de son corps diaphane au soleil. Et au voyeur.

Cette présence masculine avide derrière elle la chamboule. Tantôt, il descendra chez elle, le temps d'une valse dans son sexe. Des frissons de plaisir sillonnent déjà sa peau. Elle ne se retourne pas. Savoure en secret chaque mesure du crescendo de la montée du désir. Discerne un accelerando dans la respiration de l'homme. Pour elle, les soupirs et silences recèlent toute une gamme d'émotions: elle est muette. Pour pallier aux mots et à la voix, elle parle et chante avec son corps. Chacun de ses mouvements est synchronisé à la pulsation de la séduction. Sa vie est une danse nuptiale infinie et parfaite.

Elle a coiffé sa longue crinière rousse en un chignon négligé. Sur sa nuque, elle perçoit le regard qui palpe, se faufile sous les replis de l'étoffe, la lèche comme une langue obscène. Se love autour de ses courbes. Glisse en un long baiser. L'haleine tiède du désir serpente de la gorge au buste, aux reins, au sexe.

L'homme persiste. Souhaite qu'elle s'aperçoive de sa présence. Veut confirmer leur rendez-vous. Fume une cigarette. Semble nerveux. Sa femme Violette est là, derrière, dans sa robe à rayures, qui crie que le dîner est prêt, de se dépêcher, qu'elle travaille à midi.

Il demeure au premier étage. Le propriétaire du bloc. Un policier dans la quarantaine. Mari jadis fidèle. Père exemplaire de trois enfants. Pris au piège de ses propres pulsions. Toise Rossolis une dernière fois. Ses prunelles s'attardent, pétrissent sa chair avec insistance.

Elle a loué le sous-sol une semaine plus tôt. Est devenue sa maîtresse il y a trois jours. Il était venu pour "demander si tout était parfait". Attiré par son charme. L'espoir de voir de plus près. De toucher, peut-être. Elle n'a pas répondu. A simplement souri. Comme si elle l'attendait. A lentement déroulé le drapé de son corsage. Il a approché, envoûté. Comme un bourdon fasciné. A

été capturé. La corolle venimeuse de son sexe s'est refermée sur lui comme une plante carnivore.

Il ne sait rien d'elle, sinon qu'elle est muette, est arrivée par autobus une semaine plus tôt, et qu'il n'est pas le seul. D'autres la butinent. Même son collègue Paul, réputé pour sa fidélité exemplaire envers sa femme Jasmine. Mais Rossolis, c'est différent. Enveloppante comme un linceul de velours. Il n'est pas jaloux des autres. Il n'a qu'une envie. "Rossolis, Rossolis. Plonger à nouveau dans ton ventre. Me noyer dans ton sexe. Y mourir."

Elle ne travaille pas. Profession: maîtresse. Elle a un peu d'argent de côté. Assez pour survivre jusqu'à sa mort. Et pour voyager. Elle se promène depuis déjà un an à travers le monde. Certains la prétendent jeune veuve richissime, d'autres, criminelle en fugue, d'autres encore, prostituée de luxe. Personne ne sait.

Personne ne sait. Personne n'oserait même imaginer. Rossolis fait un pèlerinage. Le dernier. A entamé il y a un an un grand requiem en silence. Rossolis, Rossolis. Sème le malheur de ville en ville, d'aventure en aventure. Répand le pollen de la mort aux quatre vents. Le venin du sida. Rossolis, exterminatrice de maris infidèles.

Rossolis est seule. Elle attend son nouvel amant. Se regarde dans le miroir brisé de son enfance. Son père l'a violée. Savait qu'elle ne pourrait rien dire. Ne pourrait pas crier. Rossolis dissimulée des années durant sous un immense linceul de silence. Rossolis a choisi un jour d'enlever toutes ces couches de honte. De dévoiler son corps. Rossolis se venge. De son père, marin infidèle qui revenait à la maison deux mois par année. Ramenait mille trésors. Mille bijoux. Mille tissus. Mille maladies, aussi.

Il l'a violée pour la première fois à cinq ans. Un soir d'été, à la même date qu'aujourd'hui, alors qu'elle jouait à se déguiser en grande dame. Son jeu préféré. Rossolis s'entourait des tissus rapportés d'Orient pour sa mère couturière, qui les métamorphosait et les revendait en robes affriolantes aux riches femmes du pays. S'amusait avec les lins, les fichus et les soies. Toute son enfance terrée dans de doux draps qu'on frotte contre sa peau. Qu'on enlace comme si c'était un être. Qu'on étreint, qu'on embrasse, qu'on entortille autour de son corps. Une adolescence sans pudeur, faite d'essayages de robes qui ne lui appartiendraient jamais. De confections temporaires, empruntant une soie chinoise destinée à une riche héritière, un satin à une future mariée, les portant une journée entière enroulés autour de son corps en un semblant de robe, devenant une autre, le temps d'un pas de deux, d'un ballet entier, d'un rêve.

Rossolis, maintenant en fuite de par le monde. Avec une gigantesque malle de coupons pour tout bagage. Sa mère, morte d'épuisement trois ans plus tôt, affalée sur une machine à coudre en ruine. Ensuite, durant un an, le père devenu mari, la fille devenue femme d'un marin infidèle. De son dernier périple, il a ramené le sida. En est mort. Rossolis, drapée de mousseline et de sensualité, a commencé un long voyage sur le trottoir de sa ville natale. Un pèlerinage jusqu'au bout de ses désirs. A appris à se servir de son corps pour aller où elle voulait. Se payer ses voyages. Fuir son passé. Se venger du père, mari infidèle. Ne fait que continuer son jeu de petite fille qui se déguise. Pour elle, la peau de l'homme n'est qu'un autre tissu duquel elle s'enrobe. Le plus doux. Rossolis se revêt de l'homme comme d'un vêtement de chair. S'emmailote dans leur parfum, leur amour, leurs caresses. Essaie les maris des autres comme une robe interdite, le temps d'une nuit, d'une étreinte, d'une vengeance.

Rossolis, exterminatrice de maris infidèles. Répand le pollen de la mort aux quatre vents.

Mais voilà. Rossolis a peur de l'avenir. Des ravages de la maladie sur son propre corps. Ne veut pas mourir seule. Desséchée. Oubliée. Veut mourir au paroxysme de son charme. Disparaître avant d'être fanée.



Dernière station. Elle est venue ici pour suicider ses désirs. Dans la splendeur d'un après-midi de juillet, dans le sous-sol d'un immeuble de Ste-Geneviève, après une ultime jouissance dans les bras d'un policier voyeur, Rossolis retire à jamais tous ses voiles. Se met toute nue. Entre le revolver dans son sexe. Appuie sur la détente. Encore. S'exterminé par la racine. Rossolis, Rossolis. Explosée. Mille pétales de chair empoisonnée.

## INTERMEZZO

Elle. Sa nouvelle petite élève de piano. Elle arrive, en traînant les pieds, nonchalamment. Quatorze ou quinze ans, vêtue d'une chemise blanche, d'une courte jupe d'écolière et de bas aux genoux. Vient tout juste de terminer sa journée scolaire. Porte encore le costume imposé.

Elle a commencé toute petite à apprendre. Joue depuis déjà sept ans. A exigé un changement de professeur de musique. A déclaré que l'autre la traitait "comme un bébé". A insisté sur ces mots. "Comme un bébé". Première leçon aujourd'hui.

Lui. Étudiant universitaire en musicothérapie. Donne des cours de piano pour payer ses études. Se présente à elle. Brève poignée de main. Fixation sur les dix doigts de l'adolescente. De vrais doigts de pianiste, trop longs, du genre de ceux qui se permettent tous les accords, qui s'écartent aisément, s'étirent jusqu'à rejoindre un intervalle de treize notes.

Il lui demande d'interpréter quelque chose, n'importe quoi. Pour déterminer son niveau. Évaluer son talent. L'invite à se diriger vers l'instrument.

Elle se rue sur le piano. Une furie. Ne prend même pas le temps de s'asseoir. Ne peut taire son envie plus longtemps. Elle joue par coeur. A choisi la pièce qu'elle préfère entre toutes. *Danses gitanes* numéro un et deux de Joaquín Turina, opus cinquante-cinq.

Il écoute et observe. Une pièce à prime abord beaucoup trop ardue pour une gosse de son âge. Il ne manquera pas de lui faire remarquer que jouer du piano debout comme elle le fait constitue un manque impardonnable de méthode et que cela risque d'altérer la performance. Il note toutefois l'agilité des mains, si fascinantes, et l'habileté des dix doigts, interminables.

La jeune fille s'interrompt. À peine une seconde. Ne semble plus s'apercevoir de la présence du professeur. Reprend toujours les mêmes mesures. À tue-tête. Les accords plaqués de sa révolte adolescente. Comme des coups de feu. Elle mitraille le silence. Veut l'éliminer. L'assassiner à jamais de sa vie, ainsi que cette timidité pesante, qui la suit partout, qu'elle traîne comme un boulet de honte, depuis quinze ans. Qui l'empêche d'être comme toutes les autres. De se trouver un petit ami.

Le professeur n'ose pas l'arrêter. Chaque note retentit comme l'alerte d'un cataclysme intérieur. Et les dix doigts, si longs, qui martèlent des accords difficiles, toujours les mêmes, d'une façon parfaite, quoiqu'étrange.

Elle continue la pièce. Ravage encore le silence. Y déracine des sons rauques, y arrache des tirades apocalyptiques. Un cyclone d'émotions. La tempête de l'urgence. Presque dérangeant pour l'oreille. Mais pour l'oeil, un spectacle de technique pianistique. Les doigts s'agitent, mus par une tornade de violence qu'ils n'en finissent plus de libérer.

Les doigts. S'abattent un à un sur les touches dans un claquement rythmé. Dix longs fouets retenus par une paume ravageuse. Une main animale, qui vient griffer la peau du silence. L'égratigner de sa fureur. La pénétrer sauvagement pour y imprégner des hiéroglyphes sonores.

Dernière partie du premier mouvement. Les rafales d'arpèges croissent en un immense crescendo jusqu'à l'ultime descente vers les dernières notes, pas plus fortes qu'un souffle. Des nuances parfaites. Là où il n'y a aucune indication sur la partition. Là où ça prenait de telles nuances.

L'interprétation le trouble. Il ne peut décrire exactement ce qu'il éprouve.

Jalousie. Il reçoit chaque note comme une insulte. N'est jamais arrivé à ressentir, à rendre une partition avec une telle intensité.

Fascination. À cause des doigts. Dix fouets sur la peau du silence. Vision troublante que ses fantasmes transposent sur le corps d'un homme. Sur le sien.

Désir. La jeune femme a enchaîné avec le deuxième mouvement. D'un style complètement différent. *Danza de la seduccion*. La pianiste est assise maintenant. S'approche du piano, comme pour s'unir avec l'instrument. Nerveux, il s'allume une cigarette. Fume son malaise.

De ses dix doigts, elle semble déshabiller le silence. Le fait glisser, lentement, entre les sons, comme une robe soyeuse, pour découvrir le corps de la musique, en dessous. Sa mélodie palpe l'air, se retire, le pénètre tout à fait. Sons et modulations s'accouplent dans une interprétation absolument indécente.

Il ne peut comprendre comment une fille de quinze ans peut rendre ce mouvement d'une façon si sensuelle.

Elle a fermé les yeux depuis un bon moment. A capturé l'image du professeur qui fume, derrière ses paupières. De la cigarette entre les lèvres. La cigarette. Être à sa place. Prisonnière d'un étau de chair.

La jeune fille s'empourpre, convaincue que son fantasme secret a été transmis en direct sur l'écran géant de son visage. Elle ne sait pas ce qui lui a pris. Ouvre les yeux. Tourne la tête vers le professeur, sans arrêter de jouer. Soulagée. Son regard est toujours rivé sur les doigts. Il semble observer les erreurs techniques.

Resté debout jusqu'alors, il se presse à son tour contre l'instrument. Veut vibrer avec lui. Faire corps avec la musique. Se fondre en elle. Reçoit chaque note comme une invitation. Une caresse.

Il fixe les ondulations des mains de la musicienne. Regarde les doigts lécher les touches. Les imagine sur son corps. Des effleurements en arpèges, qui se faufilent de l'épine dorsale à son ventre, jusqu'à s'enrouler autour de son sexe. Se figure nu, abandonné aux dix doigts tentacules de cette fille-femme, à la fois ravageuse et sensuelle, comme il les aime. A une furieuse envie de faire corps avec la musique. Et la musicienne.

Sa main s'est glissée sous la jupe. Est partie toute seule. Poussée par la cadence. A voulu sentir les pulsions à la base. Fouiller jusqu'aux harmoniques du désir, cachées sous la petite culotte.

Les dix doigts se sont tus. Cherchent, malhabiles, un clavier de chair. Tentent de rattraper leurs congénères masculins, pour faire comprendre qu'un baiser suffirait, pour l'instant. N'arrivent pas à traduire leur refus. Ne répondent plus aux commandes. Plâtrés dans la crainte.

Elle ouvre la bouche. À peine. Pour lui dire qu'un baiser suffirait, pour l'instant. Mais l'homme dépose son index gauche sur ses lèvres. Repousse les protestations à l'intérieur. Son sexe veut battre la mesure. Il veut jouir au coeur du silence, maintenant.

La première fois. Un sexe d'homme valse en elle pour la première fois. Dérègle son métronome intime, lui fait explorer des tonalités inconnues. Cacophonie d'émotions où s'entremêlent honte, pudeur, désir. De toute façon, elle pense que comme toujours, tout est de sa faute.

Protester ou jouir. Elle décide finalement de subir. Se répète qu'il faut une première fois, qu'elle est plus chanceuse que ses copines, qu'il est beau au moins, quoi qu'un peu vieux, quel âge au fait, environ dix ans de plus qu'elle,

que sa cousine Nancy lui a raconté... Et les pensées qui modulent, tandis que le corps, instrument désaccordé, oscille entre le plaisir et la souffrance.

Ses dix doigts s'affolent, maintenant. Forment un poing. Tambourinent un instant sur le torse de l'autre. Puis caressent. Ne savent plus. Et l'amour?

La bouche s'ouvre, s'entend murmurer "je t'aime", comme dans les films, quand c'est terminé, après la première fois, et quand on croit que c'est pour toujours.

Il ne sait pas encore comment il va lui annoncer. Que c'est un moment merveilleux qu'ils ont passé ensemble. Unique. Mais qu'il serait plus sage de trouver un autre professeur de piano. Qu'il n'est pas à la hauteur. Et un autre amoureux. Qu'il a déjà une petite amie. Se marie dans deux mois. Qu'il a déjà fondé une famille dans le ventre d'une autre. Qu'il a seulement voulu faire corps avec la musique. Le temps d'un intermezzo. Que c'est à cause des dix doigts, comme des fouets, comme des langues...



## LA FEMME BOA

Elle en a trente. Trente bracelets dans chaque bras. Une multitude de bracelets ronds. Certains en bois, d'autres en simili marbre. En a jusqu'aux épaules. Elle est vêtue d'une robe sans manches qui la moule comme une peau d'écailles. Elle vient ici tous les soirs depuis une semaine. Arbore toujours la même tenue.

À chaque fois, tous les regards se déplacent vers elle. Suivent son parfum, jusqu'au fond du bar, où elle s'assoit. Juste devant les toilettes des hommes. Là où ils défileront tous, inévitablement, à un moment ou un autre de la soirée. Elle se tient toute droite, attentive, assise à sa table comme à un tribunal, les regardant passer comme autant de témoins appelés à la barre de ses désirs.

Elle attend. Et fume une cigarette. La roule entre ses doigts. Boit une bière à petites gorgées. Tous ses gestes sont lents, calculés, accomplis selon un rituel. Celui de la séduction. Aucune erreur. La maîtrise parfaite de cette peau, de ces muscles, de cette féminité.

Elle attend. Et démembre les corps. Évalue toutes les pièces, séparément. Scrupuleusement. Presque indécentement.

Elle n'aurait qu'à choisir, dans tous ceux qui passent. De toute façon, il serait d'accord. Qu'il soit seul ou accompagné. N'aurait pas le choix. Son orgueil de mâle lui dicterait d'être d'accord. Elle possède un charme venimeux qui attaque la raison et l'engourdit. Un charme étrangleur. Mais le plus souvent, quand ils tentent d'amorcer l'approche, elle sort son crayon. Et son grand cahier noir. Commence à dessiner la courbure d'une épaule, la voûte d'un dos.

Parfois, elle se lève pour aller danser. Se faufile à travers la foule et la fumée, serpente entre les regards fascinés. On dirait qu'elle rampe dans l'air. Un torse long, interminable, comme le prolongement du cou, avec deux bras et deux jambes. Les cheveux collés sur son crâne, puis noués en une boucle étrange qui descend chatouiller l'oreille. Une bouche trop grande. Démesurée par rapport au reste du visage. Un sourire avaleur. Trop ouvert. Trop profond. Deux yeux d'un bleu très clair, presque blancs. Des lianes de cils, qui se referment comme des crocs. Un regard mordant les choses et les êtres.

La femme boa sort pour se nourrir. Un appétit insatiable de se savoir séduisante. Le jour où elle sera vieille et laide, elle ne sera plus. Elle n'existe que dans la fascination qu'elle exerce sur les autres. Elle ne cherche pas un

amant. Elle cherche à sentir le désir des hommes se promener, partout sur son corps, comme des milliers de mains caressantes. Discerner le glissement d'une pupille, comme un souffle, sur son bras, sillonnant entre les bracelets, atteignant sa paume, faisant remuer son crayon. Alors elle dessine, alimentée par le regard de l'autre. Une multitude de croquis dont elle s'inspire ensuite pour ses toiles, quand elle rentre chez elle.

Quand elle peint, elle est nue. Nue sous une grande salopette blanche, les poches remplies de pinceaux gigantesques. Une salopette de soie. Pour que le tissu frôle son épiderme, et qu'il lui remémore le désir, par des frissons sur chacune de ses cellules sensibles. Qu'elle le sente à fleur de peau, comme si des organes tactiles hypersensibles se disséminaient également d'un bout à l'autre de son derme. Jusqu'au bout des doigts. Jusqu'au bout du pinceau, qui se meut, lentement, et vient lécher la toile. Une toile immense, qui fait tout un mur, où elle peint des corps. Des amants sans visages, qui ont passé dans sa vie à coups de nuits ou de fantasmes. Des corps sans têtes, nus, qui s'emmêlent, s'entortillent en un amas de couleuvres couleur chair. Et le sien, qu'elle superpose un peu partout. Comme les empreintes de ses aventures éphémères, réelles ou imaginaires, tracées sur le drapé d'une feuille vierge.

Parfois, elle va s'asseoir sur un banc public ou dans un centre commercial, cahier de croquis à la main, et elle attend. Et elle scrute. Examine attentivement

la procession des membres et des courbes. En ne montant jamais jusqu'aux têtes. Et elle les imagine nus. Et dessine. Mais le plus souvent, elle va dans les bars.

Alors, à l'occasion, elle choisit un élu, avec qui elle accepte de pousser l'expérience plus à fond. Elle le suit jusque dans son lit. Mais elle ne permet jamais qu'on l'embrasse, qu'on la regarde dans les yeux, qu'on la caresse au-delà du cou. Veut qu'on évite le visage, qu'on l'oublie, qu'on s'en tienne au reste du corps. Qu'on se rappelle, après coup, d'un corps sans tête. D'une bouche sur un sexe, tout au plus.

Car elle est vierge et elle veut le rester. Trouve à tout coup un autre moyen pour satisfaire celui qu'elle a consenti à suivre. Préfère sentir le désir jusqu'au fond de la gorge, l'avalier et le laisser couler en elle. S'en nourrir. Ne jamais les laisser traverser la barrière de sa virginité. Elle accepte seulement les caresses, afin d'enregistrer les parcours des effleurements sur son derme, et s'en souvenir quand elle devra peindre. Mais en reste là. Sa vie est un lent préliminaire éternel.

Ne jamais dépasser la frontière de l'anonymat. Ne jamais revoir le même corps. Même pas échanger un numéro de téléphone, de peur que l'autre veuille réitérer l'expérience, ou aller plus loin.

Et elle quitte toujours leurs draps avant que l'aube perce la nuit. N'invite jamais dans les siens. De toute façon, elle n'a pas de lit. Elle vit dans un atelier immense, où il n'y a que des toiles et des fenêtres. Elle dort par terre. En rêvant à des milliers d'hommes couleuvres, qu'elle dote d'un seul visage, qu'elle ne connaît pas encore, mais qu'elle aime.

Mais pour créer, l'avidité a besoin de l'autre. Toujours un nouvel « autre ». De son désir sur son propre corps. Elle s'en repaît et le recrache sur sa toile, transformé, mutilé. Toile qu'elle abandonne, à chaque fois, quand elle est terminée, ainsi que la vie qui l'accompagne. Pour muer. Devenir une autre. Tout changer. Nom, coiffure, passé, amants. Elle émigre de ville en ville à travers l'Amérique. N'emporte, pour tout bagage, que son matériel d'artiste, sa salopette de soie, et ses fantasmes.

Elle regarde maintenant défiler les lumières de la ville, derrière elle, comme autant de souvenirs éphémères qui s'effacent de sa mémoire. Qu'elle quitte sans aucun regret. Des histoires d'amour à peine esquissées, qu'elle fuit par dizaines, qui restent derrière comme une ancienne peau, une peau qui ne fait déjà plus. Et devant, une feuille vierge. Elle veut sa vie comme une immense toile, à la mesure de sa démesure, qu'on remplit à ras bord et qu'on change.

Pour une autre. Et encore une autre. Toujours à recommencer. Refaire peau neuve.

## LA CORDE ET LE CROCHET

Sa décision était prise. Et elle avait choisi de l'annoncer par téléphone. À une pure inconnue. Une téléphoniste.

Depuis un an qu'elle répétait. Elle avait d'abord laissé des messages sur des répondeurs. Toujours d'une cabine téléphonique, pour éviter qu'on la retrace, à cause de ces nouveaux appareils avec lesquels on peut visualiser le numéro demandeur. D'une voix lointaine, étrange, presque sensuelle, elle déclarait qu'elle allait se suicider. Sans préambules. Après le bip sonore. Toujours la même phrase. "La corde et le crochet sont prêts." Sans se nommer.

De toute façon, ces gens ne la connaissaient pas. Mais cela l'inspirait. Elle se plaisait à improviser la scène qui suivait, de près ou de loin, son appel. Ils devaient écouter le message. Le réécouter. Des dizaines de fois. Pour tenter de décrypter quelque modulation connue. S'inquiétaient réellement. Contactaient parents et amis, disséquaient leurs propos, analysaient chaque sous-entendu, sans parvenir à aucune conclusion. Restaient cloîtrés dans le doute perpétuel. Et la peur.

Perturber la vie des autres, rompre le rythme trop régulier du métronome de leur routine heureuse lui avaient suffi pendant des mois. Elle apprivoisait son personnage et se vengeait à la fois. Se vengeait de son propre malheur. Se vengeait de celui qui avait dérégulé le tic-tac de sa propre vie, alors qu'elle n'avait pas encore six ans.

Mais bientôt, ce ne fut plus assez. Elle avait voulu aller plus loin. Avait voulu jouer des réactions. Annoncer sa mort en direct. Pour voir si elle obtenait l'effet escompté. Et modifier sa performance au besoin. Ajuster son ton de voix, amplifier ses émotions, atteindre la perfection.

Alors elle choisissait une cabine. Ouvrait au hasard son annuaire téléphonique, et s'arrêtait sur le premier prénom masculin rencontré. Elle composait. Et attendait. Sonnerie. Encore. Réponse. À ce moment-là, elle entamait son solo.

Au début, elle ne disait rien. Feignait l'hésitation. Pour écouter grimper dans leur voix le crescendo d'impatience. Allô?... Allô!...

Puis, elle les laissait raccrocher. Elle patientait quelques secondes, fébrile, et recomposait le numéro. Le ton s'avérait souvent plus bourru.



Quand ils étaient mûrs, elle leur susurrait sa réplique, inattendue, d'une voix suave, juste au creux de l'oreille. Toujours la même phrase. Comme un leitmotiv. "La corde et le crochet sont prêts."

Et à chaque fois, la même réaction. La panique. Comme s'ils avaient eu le texte sous les yeux. Tous suppliaient de révéler le nom. Demandaient de rester avec eux, au téléphone. "D'en parler avant." Mais jamais elle ne répondait. Elle les enfermait dans leur soliloque impuissant, et s'appliquait à déceler dans leur voix la montée chromatique de l'angoisse, l'accelerando de leurs pulsations cardiaques. Raccrochait sans rien ajouter. Les abandonnait au silence et aux interrogations.

Car elle devinait la suite. Ils cherchaient à trouver. Une amante? Une collègue? Une parente? Toutes ces femmes qui pouvaient se cacher derrière le masque de l'anonymat...

Mais tout cela n'était que feintes préparatoires. Car ce soir, sa décision était prise. Finis les préliminaires avec la mort, les jeux qui ne menaient à rien. Elle allait s'offrir à la mort. Faire corps avec elle. La laisser déflorer sa vie. Sur la scène publique, sans simulation ni censure, avant que la nuit n'étreigne le jour.

Parce que toutes ces années, elle l'avait attendue. Comme un prince charmant qui ne venait jamais. Dès l'âge de sept ans, elle l'aimait déjà. Parce qu'elle n'aimait pas la vie. Que de toute façon, la mort ne pouvait pas lui faire plus mal que la vie. Pas lui faire plus mal que cet homme, qui prenait toute la place dans sa mémoire.

Et à l'adolescence, alors que ses copines rêvassaient à l'évocation de prénoms masculins avec qui elles souhaitaient basculer du côté sexué des choses, elle, rêvait à l'événement qui l'emporterait, n'importe lequel, meurtre, cancer, accident. Chaque jour, elle espérait.

Mais elle s'était rendue à vingt ans, implorant sa venue, nocturne ou diurne. En vain. La mort lui faussait encore compagnie.

Elle avait donc choisi de ne pas l'attendre. D'organiser son suicide comme une pièce de théâtre morbide qu'elle ne jouerait qu'une fois. Sans simulation ni censure. Elle s'y préparait, y consacrant tous ses jours, toutes ses nuits. La rédigeait, la modifiait, la répétait, dans le but de réaliser son plus grand fantasme. Son fantasme funèbre. Vieux de plus d'une décennie. La mort. Copuler avec elle, aux yeux de tous, dans un lieu public.

À l'instant même, elle entamait l'unique représentation qui clorait le lent mélodrame de sa vie.

Un téléphone public. Elle avait composé le zéro. Avait raccroché. Avait recomposé. Et encore. Jusqu'à dénicher une voix gentille. Une voix jeune. Une voix un peu nerveuse, du genre de celles qui font ça l'été, pour payer leurs études. Alors, sans plus tarder, elle avait enchaîné avec sa réplique, ressassée si souvent. "La corde et le crochet sont prêts."

Et la téléphoniste avait fait répéter. Tâchait maintenant de la rassurer en lui offrant de la communiquer à ces services qui ne répondent jamais. Ces lignes d'urgence offertes aux suicidaires, qui vous mettent en attente une demi-heure, ou vous disent que personne ne parlant français n'est disponible pour l'instant, de rappeler plus tard. Ces services qui, une fois de plus, n'avaient pas répondu. Et elle, la cliente suicidaire, rétorqua que c'était un signe du destin. Un clin-d'oeil de la mort.

Et la téléphoniste tentait de trouver le mot parmi des milliers d'autres, le mot qui aurait pu raccrocher sa cliente dépressive à la vie. Mais les syllabes restaient prises dans sa gorge. Emprisonnée tous les jours dans des phrases apprises par coeur, toujours les mêmes, bonjour madame, bonsoir monsieur, avec plaisir, passez une belle soirée, la pauvre téléphoniste n'arrivait pas à

forcer les barreaux de l'habitude, à ouvrir les portes de sa cage d'expressions imposées, à libérer ces autres mots, qu'il aurait fallu lâcher au galop, comme des fauves sur le silence.

Des mots qu'elle aurait voulu maîtriser, sur lesquels elle aurait fait claquer le fouet de sa langue, et qui se seraient alignés, dociles, prêts à obéir. Des mots domptés qui auraient déployé tout un cirque de poésie et de lumière dans la noirceur de la cliente, l'auraient divertie un moment, l'auraient distraite de sa destinée morbide, le temps que sa surveillante aurait fait les recherches pour retracer la cabine, et que les policiers se seraient rendus sur place.

La pauvre téléphoniste désespérée essayait tous les numéros d'urgence. Action suicide, déprimés anonymes, oreille amie. Faisait maladroitement promettre de ne pas quitter la ligne, de rester avec elle, au mieux, d'offrir une dernière chance à la vie. Et sa voix tremblait maintenant, comme ses mains, probablement, car elle prenait conscience qu'une vie était suspendue à peu de chose. À un fil ridicule. Un fil de téléphone.

Et la cliente qui racontait ses malheurs, maintenant. Affrontait les mots retenus trop longtemps, ses bêtes à elle, indomptées, indomptables. Rugissait son souvenir.

Pas encore six ans. Elle, courant dans la nuit, presque nue, sur le trottoir. Un policier la suivant en voiture, l'apostrophant par la fenêtre ouverte. Lui demandant ce qu'elle faisait, dehors, à une heure si tardive. Elle, ne répondant pas. Le visage maquillé de larmes et de boue. Se remettant à courir. Lui, la rattrapant. L'agrippant par le bras. Lui ordonnant de le suivre. De s'asseoir à ses côtés, sur la banquette avant. De répondre à ses questions.

Elle, entre deux sanglots, hurlant qu'elle voulait voir sa maman. Lui, la secouant par les épaules tout en l'interrogeant. D'où arrivait-elle? Où étaient ses vêtements? Elle, finissant par dévoiler que le monsieur les avait jetés dans la vase.

Lui, l'amenant au poste. Des policiers, des policiers. Ils étaient quatre affamés de confidences, lui posant des questions. Plus avides les uns que les autres. Comme des vautours autour d'elle. Picorant ses souvenirs. Grugeant autour de son silence, lambeau par lambeau. Pour arriver à la moelle de l'histoire. Oui, il lui avait donné des coups. Non, pas avec ses mains. Avec sa ceinture. Non, elle ne le connaissait pas. Il avait une grosse moustache. Elle, réclamant sa maman.

Elle grelottant. Elle pleurant. Elle, nue maintenant. Eux, lui retirant son dernier morceau. Sa petite culotte. Pour la mettre dans un sac. Pièce à

conviction. Elle quémendant sa culotte, ayant peur qu'on lui refasse la même chose. Mais eux, oubliant sa peur. Lui faisant répéter, désirant des précisions, pour compléter la déposition. Se nourrissant de sa douleur qui se régénérait à mesure. Exigeant de savoir son nom, son numéro de téléphone.

Pas encore six ans. Pas encore six ans.

Elle, ne sachant plus. Ses souvenirs la boudant. Un événement cachant tous les autres. Comme une épaisse fumée noire. Un souvenir incendiaire qui avait fait flamber son petit passé heureux d'un seul coup. Avait calciné son enfance.

Elle, essayant d'expliquer, refusant d'utiliser ces gros mots, ces mots défendus qu'ils l'obligeaient à prononcer. Ces mots sauvages qu'elle n'osait pas affronter.

Le vieux monsieur enlevant son pantalon.

Lui faisant mal.

Dans sa petite culotte, une fleur rouge et très laide qui n'en finissait plus de grossir.

Et la présence de cette chose, dans son sexe.

La présence de cette chose, dans son sexe. Elle la sentait encore, ses allers-retours, même après quinze ans. Et ceux de toutes les autres introduites en elle par la suite. Pour tenter d'effacer le souvenir de la première. Jusqu'à désirer l'ultime amant, le seul qui lui ferait oublier. La mort.

Et soudain, elles furent deux téléphonistes à joindre leurs efforts pour sauver la cliente. L'étudiante retenant la suicidaire le plus longtemps possible au bout du fil, pendant que la surveillante s'évertuait à faire des recherches pour découvrir l'emplacement de la cabine, avec le numéro à l'écran, en vue d'envoyer la police. Mais trop tard. Les confidences crachées, la cliente avait raccroché. Avait déjà quitté la cabine. Était remplacée par une autre cliente, qui avait un accent ensoleillé, et qui voulait téléphoner au Mexique en payant à la boîte...

La suicidaire, elle, avait traversé la rue, doucement, comme lestée d'un boulet éternel. S'était laissée bercer un moment par la houle de la foule. Jusqu'au café d'en face. Pour aller jouer le dernier acte. L'offrande. La scène d'amour avec la mort.

Tout s'était déroulé selon les plans du scénario pour lequel elle avait opté. Elle savait que les employées de la compagnie téléphonique effectuaient des

recherches. Qu'elles enverraient des agents de sécurité. Elle espérait même, en sirotant un café expresso, qu'ils arriveraient bientôt.

Car elle s'était assise à une table, dans le café d'en face, juste devant la fenêtre. Pour assister à son propre spectacle. Aux premières loges. Voir à la fois son image dans la glace, et la panique qui s'instaurerait de l'autre côté du trottoir. À la fois comédienne, spectatrice, auteure et metteur en scène.

Elle, à l'avant-scène, qui attendait la mort comme un amant qui tarde à venir, devant un dernier café expresso. En toile de fond, la panique des autres, policiers et badauds, qui ignoraient l'identité de l'actrice principale. Qui devaient la découvrir au plus vite. Mais qui arriveraient trop tard. Ou peut-être pour l'épilogue.

Car sa décision était prise. Et elle était allée jusqu'au bout. La corde et le crochet étaient prêts, mais elle avait choisi de s'ouvrir les veines. Comme ça, sous la table, avec une lame de rasoir, sans trop faire bouger la nappe. Avait décidé de ne plus attendre la mort. De venir à elle. De peur qu'elle lui fasse faux-bond. Comme un fiancé infidèle.

Et alors qu'elle savourait la lente pénétration de l'agonie, on est venu lui demander si elle n'avait pas vu une femme, une demi-heure auparavant, quitter



cette cabine téléphonique de l'autre côté de la rue. Et oui, elle affirmait qu'elle en avait vu une. Leur fournissait quelques détails, les induisant en erreur, les parachutant sur une fausse piste. Acceptait les remerciements pressés, avec un sourire déjà engourdi. Car dans la panique, on n'avait pas remarqué son visage d'albâtre. Ni la grimace mortuaire, mi-souriante, mi-souffrante, qui s'incrustait dans les rides de son visage.

Elle savourait maintenant le spectacle, les yeux mi-clos.

Tous ces gens, tous ces gens, tous ces gens. Jouaient sans savoir dans la représentation de sa vie, qui se terminait à l'instant. Acteurs inconscients détenant un rôle pourtant déterminant.

Et elle sentait la mort la chatouiller. Glisser sur son corps en longues caresses sépulcrales. Une jouissance funeste montait en elle, comme un long crescendo, alors que sa vie coulait avec le flux de son sang, rigoles gluantes d'un cri liquide trop longtemps retenu.

## COBAYES

Des mains, des mains. Partout des mains. Des palmes habiles s'agitent, versent l'alcool dans les verres, prennent et rendent l'argent rapidement. Empoignent un pourboire, maintiennent un cabaret en équilibre et le font serpenter au-dessus des têtes. D'autres, menottes plus maladroites, fatiguées ou nerveuses, hésitent un moment, se reprennent aussitôt mais trop tard, tentent de rattraper le cabaret qui vacille. Plusieurs bières renversées. Deux battoirs robustes mais pressés arrivent à la rescousse, s'affairent à ramasser les dégâts, et les gestes reprennent leur cours comme si rien n'était arrivé.

Des paumes endiablées se frappent au rythme du jazz. Certaines, plus gênées, qui ne savent pas quoi faire, triturent une bière pour se donner une contenance ou cherchent un refuge en se terrant au creux d'une poche. Quelques-unes, exubérantes, se déchaînent dans les airs et entraînent tout le corps dans la danse. D'autres encore, du style chercheuses, laissent s'attarder leurs doigts sur un tissu ou une nuque, touchent à tout au passage, recherchent à tout prix un contact, prétextant n'importe quoi, une

mouche, une maladresse, un encouragement, mais s'insinuent là où elles veulent.

Partout, des mains. Souples ou crispées, longilignes ou carrées, velues ou ridées. Elles s'ignorent, se reconnaissent et se serrent, se frôlent et se quittent. Parmi elles, une main longue et crochue agite un fusain minuscule du bout des doigts, et s'essuie régulièrement sur une jupe longue et fripée aux motifs colorés.

La gitane. C'est ainsi que les clients la surnomment. Personne ne sait d'où elle vient et ce qu'elle veut. Mais elle semble scruter toutes les mains. Les ausculter du regard pour tâter le pouls de la vie des gens. D'un oeil noir et sûr, elle capte leurs mouvements et leurs courbes sur le vif. Parfois, elle esquisse à peine l'allongement d'une phalange, le contour d'une paume. À d'autres moments, elle s'attarde. Radiographie minutieusement le revers de l'une d'elles, juste là où le destin l'a criblée de lignes. De son oeil-loupe, elle fouille indécemment la vie des autres.

Car elle ne fait pas que gribouiller des croquis étranges. Elle ressent les histoires de ces mains. Des histoires de désirs. Aussi claires que des révélations. Et elle les traduit en des formes mi-humaines mi-animales, qu'elle superpose les unes sur les autres, quelque part au milieu de son

cahier. En laissant monter en elle ces visions qu'elle n'a jamais pu expliquer. Quoi qu'il en soit, elle dessine. Et devine.

Et elle ne commande jamais rien. Ou parfois un verre d'eau. En échange de la chaise sur laquelle on lui permet de s'asseoir pour s'adonner à son art, elle fait circuler des billets énigmatiques, qui, par l'entremise des serveurs, se rendent subtilement auprès des personnes concernées. Missives froissées reçues par des destinataires étonnés où s'inscrit une vérité amoureuse en grosses lettres carrées. C'est une entente tacite qu'elle a prise avec le propriétaire. Car ces billets mystérieux intriguent et attirent une clientèle toujours plus nombreuse, qui compense amplement pour son abstinence de consommations.

Parfois, des gens l'approchent. Tentent d'en savoir plus long, d'obtenir ne serait-ce qu'un détail, une explication, de lui soutirer une consultation. Mais toujours, elle refuse. Sans dire un mot. Elle fait non de la tête. Hoche à gauche. Hoche à droite. La secoue plusieurs fois. Et se remet à dessiner. Inutile d'insister.

Elle n'a pas besoin de l'argent qu'on lui offre. Elle ne vient ici que pour s'inspirer, et affiner en secret une technique personnelle d'envoûtement où

se mêlent fusain et divination. Car chaque soir, elle choisit des gens. Certains restent modèles. D'autres se transforment en cobayes.

Et ce soir, elle se conditionne en observant un des musiciens. Le contrebassiste. Elle trace des croquis grossiers sans regarder ni crayon ni papier. Les globes oculaires suspendus au sujet comme deux ventouses.

Des doigts effilés aux ongles rosés courent les uns après les autres sans jamais s'arrêter. Ralentissent un moment, le temps d'un point d'orgue ou d'un silence, et repartent, électrisés. Sauf le pouce, inerte sous le manche. Mais le voilà bientôt qui suit la cadence, grimpe sur la touche en quête d'harmoniques, comme si toute la main, n'en pouvant plus, tentait de rejoindre l'archet. Rejoindre l'autre main. Comme deux amours séparées.

« Comme deux amours séparées ». Voilà la phrase reçue par un contrebassiste hébété. L'histoire de sa vie. Des amours divisées entre deux villes. Qui s'entrecroisent pour une nuit, aussitôt séparées par la vie. Des mains et des amours esclaves de la musique. Esclaves de l'instrument. L'instrument. Un boulet éternel. Une excroissance de lui-même. Un jumeau, presque.

Car l'homme et l'instrument en sont venus à se ressembler. Les épaules tombantes. Une toute petite tête chauve émergeant d'un cou long et robuste. Le ventre énorme confondu avec la caisse de résonance. Et des mains étranges. Beaucoup trop longues, comme si elles n'appartenaient pas aux bras trapus qui les retiennent. Comme si elles appartenaient à la musique. Des doigts osseux, posés là exprès, prolongements logiques de l'archet et des cordes.

Voilà pour le musicien. Elle n'a pas besoin d'aller plus loin avec lui. Il aura servi à mettre en branle intuition et concentration, et à payer une part de sa contribution quotidienne au succès de l'établissement.

Son oeil télescopique fait le tour de la salle. Pour choisir des mains. En vue de les unir. Former des paires, qui, inévitablement, franchiront la porte de sortie ensemble. Elle agit comme une caméra cachée, qui à même la foule, cadrerait deux inconnus dans un même portrait et les fixerait à jamais ensemble sur la pellicule de leur destin.

Elle s'amuse d'abord à emboîter les mains comme des pièces de casse-tête. Essaie toutes les combinaisons de couples. Imagine ce que donnerait un être à quatre bras, quatre jambes. Et dessine. Décide ce soir de former

un animal étrange. Un animal à trois mains. Car elle vient d'élire son premier cobaye.

À côté du « stand ». Les yeux rivés sur sa bière. Une main recroquevillée dans la poche, qu'on devine à peine, mais qui semble difforme. Et l'autre, furtive, occupée à courir après les gouttes sur une bouteille de Molson Dry. Il a des cheveux longs et une barbe de trois jours. Il fume. Il boit. Il a déjà oublié pourquoi. Tant de raisons, tant de raisons. Peut-être à cause d'une femme, de deux, de trois. De toutes ces femmes et d'une en particulier. Du souvenir troublant de ses doigts dans sa chevelure, sur ses lèvres, autour de son sexe.

Et il fume. S'enrobe de sa fumée comme d'une armure pour se couper des autres. D'elle surtout, là-bas, quelque part au fond du bar. Et il fume encore. Pour se cacher derrière son écran voilé, seul avec son infirmité.

Et il boit. Il sait pourquoi maintenant. Parce que ce soir, il n'a pas envie de jouer le jeu qu'il joue d'habitude lorsqu'il vient dans ce bar. Lorsqu'elle est là. Rituel auquel ils se livrent depuis des années. S'ignorer. S'épier. Séduire d'autres corps. N'importe lesquels sauf celui de l'autre. Compter chaque aventure comme un pas les éloignant du passé. Les éloignant de la communion interdite de leurs deux corps.

Mais la gitane observe et perçoit. Une seule main valide. Un seul bras musclé, l'autre rongé par la paralysie. À l'image de l'homme. Une moitié de lui refusant cette union qu'il évite, l'autre la désirant encore.

La gitane cherche dans la foule. Un indice. Une piste. Suit les mains jusqu'à l'autre bout de la salle. Jusqu'à trouver. Une toute petite femme maquillée d'un sourire immense. Unique. Et tout d'un coup, comme ça, elle-même surprise de son geste, la femme envoie joyeusement la main à cet homme, à côté du « stand ». Cet homme qu'elle devait éviter. Ils l'avaient convenu. Mais la main est partie toute seule.

L'homme lui répond d'un hochement de tête. Salut qui se veut indifférent à outrance. Il est interloqué. Elle enfreint les règles. N'avaient-ils pas convenu...

Ils se ressaisissent. S'acharnent maintenant à s'ignorer. Mais trop tard. La gitane a jeté sur ses deux proies le filet de son regard. Les a capturées. Cobayes.

Elle crayonne. Trois mains qui s'entrelacent, s'entrelacent, s'entrelacent. Se ligotent. Et bientôt, ses griffonnages ne ressemblent plus à rien de



connu. Se transforment en signes quasi cabalistiques. Trois mains monstrueuses emmêlées à jamais. L'autre dans la poche.

Et bientôt, l'inévitable s'accomplit. Leurs regards se palpent comme des paumes. Se libèrent, se reprennent. Le désir est là, tangible entre eux comme une chaîne qui les relie l'un à l'autre. Lui à elle. Elle à lui. Lui et elle. Elle et lui. Enchaînés par les multiples maillons d'une série de fantasmes communs, d'inavoués, d'inavouables.

Ils voudraient rompre leurs liens. S'évader pour éviter le pire. Mais comme un fil invisible mais tenace, le désir les enroule. Lui à elle. Elle à lui. Forme des noeuds jusqu'à restreindre l'espace entre eux. La présence de l'autre prend toute la place, dans ce bar, qui maintenant semble trop petit pour qu'ils ne s'évitent. Minuscule. Comme une cage.

Deux cobayes capturés à même la foule. Prisonniers d'une même cage où ils se débattent. La cage d'un désir incestueux. Ils luttent pour se libérer. Mais chaque tentative les cadennasse encore plus au souvenir de l'interdit. Au souvenir de leurs treize ans.

La même scène écrite dans leurs mains, sur leur derme, dans leurs sexes. Leurs rires et leurs haleines enchevêtrés. Leurs deux bouches qui se

lèchent comme des chats siamois. Et leurs trois mains, comme parties toutes seules. Le corps de l'autre nu contre sa chair. Deux pièces de casse-tête se complétant si parfaitement. Le premier. La première. Son jumeau. Sa jumelle. Ils s'étaient alors promis qu'il n'y en aurait jamais d'autres.

Mais il y en avait eu d'autres. Et des dizaines. Pour lui comme pour elle. Ils l'avaient convenu. D'innombrables aventures. Pour tenter d'effacer la première. La taboue. La gitane, dans sa frénésie divinatrice, résume toute l'histoire. Nés la même journée. Nés du même orifice. Ensemble depuis l'état embryonnaire. Une histoire d'amour inscrite dans leurs gènes. Porteurs des chromosomes de l'inceste. Un seul animal à trois mains. Le même.

Et un pari étrange qu'ils avaient pris il y a déjà longtemps pour éviter le pire. Pour ne plus se toucher. Coucher avec le plus de gens possible. Épier l'autre dans son manège séducteur. Faire naître son propre désir de la jalousie. Aller se soulager dans un corps étranger. Et se raconter l'histoire. Derrière le mur.

Car ils vivent dans deux appartements contigus. Seul un mur les sépare. Et chacun de leur côté, ils se narrent leurs aventures en paraboles et en images. Tous les jours à la même heure. Un cérémonial sacré. Régi par des règles précises. Se mettre nus. Se placer au centre du mur, bras en croix. Y

coller son corps. Et écouter l'autre. Vivre un intervalle de désir pur où en fantasmes ils célèbrent l'interdit. Sans se toucher. Chacun de son côté du mur. Se promener dans le labyrinthe infernal de l'inceste une heure par jour, guidé uniquement par la voix, fil d'Ariane sonore qui mène à l'autre.

Mais en dehors des cérémonies, ne jamais s'adresser la parole. Pas même se parler au téléphone. Mettre entre eux autant de corps que possible. Fuir l'autre derrière tous ces murs visibles et invisibles. Jusqu'au rituel matinal.

Mais voilà. C'est trop tard. Ils se sont salués. Se sont regardés dans les yeux. Pris comme deux rats dans un labyrinthe. L'itinéraire déjà tracé. Une seule sortie possible. Tous les détours les ramènent au même endroit. Lui à elle. Elle à lui.

Et déjà leurs mains et leurs haleines s'entremêlent. Leurs sexes cherchent à franchir tissus et fibres pour fermer la boucle incestueuse. Dorénavant, leurs célébrations ne seront plus jamais les mêmes. Elles seront charnelles.

Lui et elle. Elle et lui. Son jumeau. Sa jumelle. Séparés à la naissance. Réunis maintenant. Comme poussés par deux mains invisibles.

## **ANALYSE DU DOUBLE DANS L'EMPRISE DE GAÉTAN BRULOTTE**

## CHAPITRE 1

### BARNES EST LE DOUBLE

Pour affirmer que Barnes possède plusieurs caractéristiques habituellement attribuables au double noir, nous nous référons à la définition posée par Jung dans son livre Ma Vie. Le double, appelé aussi l'autre ou l'ombre, constitue

la partie inférieure de la personnalité; somme de tous les éléments psychiques personnels et collectifs qui, incompatibles avec la forme de vie consciemment choisie, n'ont pas été vécus; ils s'unissent dans l'inconscient en une personnalité partielle relativement autonome avec tendances opposées à celles du conscient. L'ombre, par rapport à la conscience, se comporte de façon compensatoire. (...) Dans le rêve, le personnage de l'ombre est le plus souvent du même sexe que le rêveur. (...) Rendre l'ombre consciente, telle est la tâche du début de l'analyse. Négliger ou refouler l'ombre, identifier le moi avec elle peut déterminer de dangereuses dissociations. Comme l'ombre est proche du monde des instincts, sa prise en considération continue est indispensable. (...) L'ombre personnifie tout ce que le sujet refuse de reconnaître ou d'admettre et qui, pourtant, s'impose toujours à lui, directement ou indirectement. (...) L'ombre est cette personnalité cachée, refoulée, le plus souvent inférieure et chargée de culpabilité, dont les ramifications les plus extrêmes remontent jusqu'au règne de nos ancêtres animaux<sup>6</sup>.

Ce chapitre et les suivants démontreront que le portrait de Barnes correspond presque en tous points à cette définition de « l'autre ».

D'abord, dès le début du roman, Barnes nous est présenté comme un être inaccessible et mystérieux, à la manière dont l'est l'inconscient aux yeux du moi conscient. « Barnes réfugié de nouveau dans son mystère<sup>7</sup> ». Dans

---

6 . C. G. Jung, Ma Vie, Gallimard, Paris, 1973, p.459-460.

7 . Gaétan Brulotte, op. cit., p.26.

plusieurs descriptions, on lui prête un caractère surnaturel. Ainsi « il survient inopinément devant nous telle une apparition<sup>8</sup> », il reste infatigable et « mû par une force surhumaine<sup>9</sup> », son comportement inattendu lui confère une certaine inaccessibilité et à quelques reprises, il semble apparu dans le décor comme « par magie<sup>10</sup> ». Block, (le moi), ira jusqu'à avancer que l'étrangeté du double paraît quasi inhumaine. Après l'analyse de ses pas, il conclut que Barnes « serait d'emblée étranger à son milieu par tout son corps<sup>11</sup> ». Propos que confirme aussi un autre personnage, Barnabé, qui dira de Barnes: « ce génie n'est pas vraiment de notre monde. Voilà pourquoi les gens ne l'aiment pas. Parce qu'il ne parle pas leur langage (...)»<sup>12</sup>.

Et de fait, non seulement son langage, mais également son écriture et ses actes semblent, aux yeux de Block, dénués de sens. Son comportement est tour à tour qualifié de déroutant, d'«erratique<sup>13</sup>», de course incompréhensible. « Il est là et une seconde après, il n'y est plus (...) Aussi déroute-t-il: sa façon d'aller et de venir ne ressemble en rien à celle des autres gens<sup>14</sup> ». Ses parcours sont ponctués de « déambulations irrationnelles<sup>15</sup> ». Son écriture, truffée de mots « illisibles<sup>16</sup> », dépeinte

---

8 . Ibid., p.20.

9 . Ibid., p.21.

10 . Ibid., p.23.

11 . Ibid., p.18.

12 . Ibid., p.98.

13 . Ibid., p.27.

14 . Ibid., p.20-21.

15 . Ibid., p.27.

comme un « délire auquel il [Block] se sent parfaitement étranger<sup>17</sup> » et devant être lue « à l'aide d'une glace<sup>18</sup> », ressemble à un langage codé.

Toutes ces comparaisons contribuent à rapprocher son portrait de la description de l'inconscient, dont les manifestations symboliques étonnent en demeurant parfois insaisissables. Car les rêves et les fantasmes s'expriment au moyen d'un vocabulaire imagé et archaïque (symboles, archétypes et matériaux mythiques), qui cache des motifs inconscients derrière un contenu en apparence incompréhensible.

Ces processus présentent la particularité de se dérouler tout d'abord de façon souterraine, c'est-à-dire d'être des détours inconscients qui n'émergent que petit à petit au conscient. Il est vrai que le moment de l'irruption, de l'intrusion dans le conscient, peut être soudain et très inattendu, le conscient se trouvant en un instant envahi, submergé par des contenus suprêmement insolites, en apparence totalement étrangers et insoupçonnés<sup>19</sup>.

Et Barnes restera tout au long du roman une nature complexe que Block ne saisit pas. Ainsi, les objets hétéroclites dérobés chez Barnes sont décrits comme un fouillis déconcertant, voire même un « amoncellement d'ordures<sup>20</sup> ». Leur dépouillement symbolise la prise de connaissance des contenus de l'inconscient par le moi conscient (personnifié ici par Block) qui tente de « mettre un peu d'ordre dans ce chaos<sup>21</sup> ». Cette dernière remarque s'avère très significative car elle révèle la dominance du sur-moi qui use de

---

16 . Ibid., p.157.

17 . Ibid., p.158.

18 . Ibid., p.160.

19 . C.G. Jung, Dialectique du moi et de l'inconscient, Gallimard, Paris, 1964, p.115.

20 . Gaétan Brulotte, op. cit., p.151.

21 . Idem.

« son regard analytique<sup>22</sup> » pour mieux refuser « l'autre » en le dénigrant. Et d'ailleurs, le simple fait de le nommer « l'autre » a un caractère péjoratif. « De jour en jour, face au comportement erratique de l'autre, il maîtrise davantage la situation (...) <sup>23</sup> ».

Mais «Block, tout énervé et tremblant d'une joie insensée, voire même pleurant d'enthousiasme comme s'il était en possession d'un trésor (...) dépouille avec une indicible jouissance (...) <sup>24</sup> » les objets dérobés chez Barnes. On constate, dans cette dernière citation, un phénomène d'attirance et de répulsion envers le mystérieux Barnes et tout ce qui l'entoure, ce qui constitue une autre caractéristique habituelle de la relation entre le moi et l'ombre, décrite par Jung de cette façon:

Je constate et reconnais qu'un facteur psychique est actif en moi, bien qu'il puisse se soustraire de la plus incroyable façon à ma volonté et à ma disponibilité consciente. Il peut me mettre en tête les idées les plus extraordinaires, susciter en moi les humeurs et les affects les plus inattendus et les moins souhaités, me pousser aux actes les plus surprenants et dont je ne puis assumer la responsabilité (...) Je me sens impuissant en face de cette donnée qui me pousse et m'agite, et gravité suprême, je suis épris d'elle, ce qui fait que, m'en défendant déjà si mal, je ne puis m'empêcher de l'admirer<sup>25</sup>.

Cet extrait de Jung illustre exactement le type de relation qui s'instaure entre Block et Barnes.

---

22 . Ibid., p.23.

23 . Ibid., p.27.

24 . Ibid., p.150.

25 . C.G. Jung, Dialectique du moi et de l'inconscient, op. cit., p.225.



## CHAPITRE 2

### PHÉNOMÈNE D'ATTIRANCE ET DE RÉPULSION

Fascination. Répulsion. Fascination... États d'âme consécutifs qui perturbent Block face à son double, « objet énigmatique qu'il éprouverait un plaisir maniaque à déchiffrer, mais dont il redouterait aussi quelque magnétisme maléfique <sup>26</sup> ». Et ce constant attrait mêlé d'aversion se compare aisément à celui exercé par l'inconscient sur le conscient. « Block pour sa part ne bouge pas et tremble intérieurement: cet individu commence à l'impressionner et à l'effrayer. Il sent à son égard une force d'attraction inexplicable, quasi immaîtrisable, et, en même temps, il éprouve une impuissance malheureuse à prendre un contact authentique avec lui (...) <sup>27</sup> ».

Dès le début, Block est « captivé par l'autre, capturé par lui <sup>28</sup> ». Son personnage le hante littéralement. « Il passe ses journées, et parfois une partie de ses nuits, à l'observer, constamment appâté par sa présence <sup>29</sup> ». L'impossibilité d'observer le Barnes réel la nuit nous conduit vers une piste intéressante. Block est en fait séduit par le personnage intérieur du double.

---

26 . Gaétan Brulotte, op. cit., p.23.C'est moi qui souligne.

27 . Ibid., p.32.

28 . Ibid., p.163.

29 . Ibid., p.13.

L'individu réel qui l'a mené vers cette histoire n'est qu'un prétexte déclencheur pour la prise de conscience de l'autre part de lui-même: « (...) sa fréquentation a tout simplement réveillé ce qui, jusque-là, dormait au plus creux de son moi<sup>30</sup> », c'est-à-dire la personnification de ce côté « libidineux » qu'il refuse en lui, et qui se livre dans ses écrits. Mise en abîme du problème d'un moi conscient auteur, face à un personnage exhibitionniste qui le trouble, l'attire et le rebute à la fois.

Ainsi tantôt le moi cherche la compagnie de l'autre, tantôt il le chasse. Il l'appelle désormais son double et veut persuader les autorités médicales (le sur-moi) de le libérer. « L'écrivain insiste et s'en porte garant<sup>31</sup> ». Ou alors, il met tout en oeuvre pour provoquer son départ. « Il l'agresse d'abord à distance<sup>32</sup> », « par envie peut-être de forcer la retraite de son autre<sup>33</sup> ». « Devant ce qu'on appelle vaguement la folie, il éprouve un mélange d'attrait et d'inquiétude. À la fréquenter, il sent parfois sa conscience normale perdre sa distance analytique et connaître, avec l'autre monde, des proximités frissonnantes, voire des envoûtements fascinants. Fascinants certes, mais aussi périlleux<sup>34</sup> ». L'autre monde. Le monde de l'autre. L'inconscient. Et « perdre sa distance analytique » constitue pour lui une tragédie parce que Block se terre dans cette distance analytique, refuge du sur-moi. Tout le

---

30 . Ibid., p.125.

31 . Ibid., p.71.

32 . Ibid., p.121-122.

33 . Ibid., p.121.

34 . Ibid., p.168.

problème est résumé là. Répulsion. Attraction. Jusqu'à l'impression « d'une véritable prise de possession <sup>35</sup> ». Car tout ce qui l'intéresse maintenant se rapporte à son double. Mais le surmoi est là qui guette et qui juge. En permanence. Ne tarde pas à taxer l'autre d'anormal. « Un adulte « normal » n'agit pas ainsi<sup>36</sup> ». À insister sur la dimension infantile de Barnes et l'élément de jeu qu'il introduit dans ses gestes. Jusqu'à avertir que l'autre pourrait devenir dangereux.

---

35 . Ibid., p.89.

36 . Ibid., p.18.

### CHAPITRE 3

#### BARNES EST L'ADVERSAIRE, UNE FORCE À VAINCRE.

Incidemment, Barnes sera par deux fois associé à un meurtrier. « De sa main libre, il fouille dans sa poche. L'écrivain frissonne: il imagine un revolver pointant dans sa direction et lui déchargeant tout son contenu à la figure<sup>37</sup> ». Block se sent menacé. Craint que l'autre l'anéantisse. « L'autre veut sa peau, c'est sûr. (...) il a peur. Et il sait pourquoi. Il a peur parce que l'autre, croit-il, ne semble pas jouer vraiment dans cette affaire. Il prend, lui, l'aventure plus au sérieux que l'écrivain, et pour cette raison, il peut représenter un réel danger: il irait peut-être même jusqu'à tuer<sup>38</sup> ».

Or, en fait, c'est Block le plus méchant des deux. C'est lui qui fait dévaliser l'appartement du double. Qui fait des téléphones importuns. Envoie des lettres de menaces. « Tu devrais émigrer, mon vieux, pense l'écrivain, si tu persistes ici, attends le pire<sup>39</sup> ». L'autre devient « une force à vaincre<sup>40</sup> ». Et Block décide de « s'acharner aveuglément sur Barnes<sup>41</sup> »,

---

37 . Gaétan Brulotte, op. cit., p.30.

38 . Ibid., p.144-145.

39 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, Leméac, Montréal, 1988, p.52. Il s'agit ici de la deuxième version écrite par Brulotte de L'Emprise. La majeure partie des citations est tirée de la première version car j'ai préféré travailler avec la version originale. Certaines citations seront tirées de cette deuxième version à l'occasion seulement.

40 . Gaétan Brulotte, op. cit., version de 1979, p.14.

son double, qu'il qualifie maintenant d'adversaire, ce qui survient inévitablement dans un cas de désunion du moi et de l'inconscient. D'ailleurs, Jung mentionne encore que « (...) l'ombre, c'est-à-dire ce qui n'est pas acceptable par la conscience, est projetée à l'extérieur sur un adversaire<sup>42</sup> ».

Et l'auteur souligne lui-même que ce livre relate une lutte singulière: « (...) entre Barnes et lui, c'est désormais la guerre. Et il s'agit cependant d'un combat étrange entre deux cerveaux et où chacun reste un peu bêtement sur ses positions sans jamais bouger de ses tranchées (...)»<sup>43</sup>. Combat intérieur que se livrent deux forces opposées: le moi et l'inconscient. « Une incroyable lutte à mort commence alors entre les deux forces<sup>44</sup> ».

---

41 . Ibid., p.121.

42 . Marie-Louise Von Franz, C. G. Jung, Son Mythe en notre temps, Buchet Chastel, Paris, 1975, p.299.

43 . Gaétan Brulotte, op. cit., version de 1979, p.146.

44 . Ibid., p.121. C'est moi qui souligne.

## CHAPITRE 4

### OPPRESSION DU SUR-MOI

Il est intéressant de noter encore une fois les propos de Jung, qui mentionnent qu'on reproche aux autres ce qui, en fait, nous horrifie le plus en nous-mêmes et qu'on refuse de voir. « Si par exemple nous ignorons où se dissimule notre ombre, il suffit de nous demander quels sont les défauts que nous avons le plus de mal à supporter chez les autres: là se cache le lièvre<sup>45</sup> ». Élisabeth Leblanc, spécialiste de la psychanalyse jungienne, nous rappelle que la confrontation avec l'ombre

(...) est toujours très perturbante: on se trouve face à toutes sortes de tendances personnelles totalement ignorées en soi mais qui souvent nous choquaient d'autant plus chez l'autre qu'on refusait de les reconnaître comme faisant partie de nous. Il s'agit généralement de tout ce qu'on considérait comme faisant partie des choses à taire parce que représentant des fautes, des erreurs, des faiblesses, des désirs incompatibles avec la réalité extérieure ou la morale... Chacun y rencontre ce qui représente pour lui le mal <sup>46</sup>.

Et plus que tout, la découverte des habitudes sexuelles du double scandalise Block. C'est son ombre, « (...) réceptacle de tout ce qui est psychologiquement mauvais et renié<sup>47</sup> » et côté inconscient refusé par le conscient. « Car cette rencontre avec les composantes de l'ombre vient remettre en cause l'image qu'il [le moi] a de lui-même, la conscience de son

---

45 . Marie-Louise Von Franz, op. cit., p.89.

46 . Élisabeth Leblanc, La psychanalyse jungienne, Éditions Morisset, Paris, 1995, p.32.

47 . C. G. Jung, Dialectique du moi et de l'inconscient, op. cit., p.72.

identité, ses habitudes, ses croyances, ses liens affectifs, ses systèmes de valeur et plus radicalement les divers miroirs de la conscience de soi, du fait même de la reconnaissance en lui d'éléments qui n'entrent pas dans le système de référence habituel <sup>48</sup> ».

Et effectivement, dans le système de référence de Block, Barnes est jugé « anormal ». Mais ce jugement repose en fait sur une normalité subjective, établie par un sur-moi trop fort où la sexualité n'a aucune place et refusant même toute allusion à ce sujet. Face à ce problème, des accusations sont portées. Le caractère « déterminant (étouffant) de son milieu familial dans cette affaire (...) <sup>49</sup> ». La mère et le père, « figures restrictives de sa vie <sup>50</sup> ». L'éducation puritaine reçue: il provient d'une « famille où régnaient la froideur et le rigorisme moral le plus strict <sup>51</sup> ». « On dirait qu'il veut ignorer les choses de la vie que ses parents lui ont cachées. Voilà pourquoi devant les manies de son personnage il (...) ressent un réel malaise <sup>52</sup> ». Voilà pourquoi il panique. Hésite à poursuivre son projet de roman.

---

48 . Élizabeth Leblanc, op. cit., p.35.

49 . Gaétan Brulotte, op. cit., version de 1979, p.42.

50 . Ibid., p.48.

51 . Ibid., p.41.

52 . Gaétan Brulotte, op. cit., version de 1988, p.28.

Ainsi, « (...) il conclut que cette histoire est de mauvais goût et indigne de sa plume, et il croit devoir tout laisser tomber <sup>53</sup> ». La peur d'être jugé le domine: «(...) il pense surtout aux réactions scandalisées de ses proches et aussi de son public. Il redoute l'intervention de quelque tribunal des mœurs (...) <sup>54</sup> ». Il est « soucieux de sa réputation ». Mais la norme à laquelle il se réfère pour juger l'inconscient origine d'un sur-moi excessif. Le sujet (le sexe) n'est pas scabreux, c'est lui qui le trouve scabreux: le texte insiste sur « (...) l'inadéquation problématique (et problématique d'abord pour Block) entre la morale singulière de Barnes et le code reconnu <sup>55</sup> ». Problématique pour Block. Cette parenthèse s'avère très importante. Car on souligne clairement que la société est plus permissive que lui. Tout le monde parle aisément du sexe. Pas lui. Block « a toujours évité avec pudeur ce domaine soi-disant scabreux de l'existence. C'est dire combien notre écrivain ne se sent pas de son époque: car tout autour de lui, et partout, les réalités naguère encore les plus privées de la vie et les plus taboues adviennent de plus en plus au langage (...) Bref le sexe et sa mise en discours font partie désormais et tout naturellement de notre existence quotidienne <sup>56</sup> ». Ce qui rend la découverte de la sexualité du double « renversante <sup>57</sup> », c'est l'idée qu'on lui a inculquée d'une norme correcte.

---

53 . Ibid., p.39.

54 . Ibid., p.40.

55 . Ibid., p.127. C'est moi qui souligne.

56 . Ibid., p.38.

57 . Ibid., p.37.



La simple idée d'avoir projeté écrire sur ce thème procurait à Block un tel embarras qu'il allait jusqu'à espérer un reproche de la part de sa fidèle confidente Barbara. « Il s'attendait, avant cette conversation cruciale, à une radicale désapprobation de son sujet - ce qui l'eût arrangé - (...)»<sup>58</sup>. Attirance. Répulsion. Perpétuel conflit entre un sur-moi trop fort et la poussée des pulsions inconscientes. Mais en rêve, sa grande amie Barbara lui mentionne que les mœurs ont changé. Qu'il vit à une autre époque. Qu'il « doit s'adapter<sup>59</sup> », pour n'avoir absolument plus de limites.... (et explorer les richesses de son imagerie inconsciente). Et si, à force de réflexion, il accepte d'exploiter un tel sujet, il le fait avec des remous d'une culpabilité teintée de jansénisme: il avoue se sentir comme « l'avocat du diable<sup>60</sup> ». Le diable. Le mal. Le sexe. Tout son déchirement transparaît à travers ce simple commentaire.

Il justifie donc son travail en se donnant un noble but. Il prétend qu'il se doit de livrer « le fruit neutre de ses examens consciencieux dont l'objet (le sexe) fait incontestablement partie des réalités vitales et sociales<sup>61</sup> », « (...) pour l'amour des hommes et par souci d'amender l'espèce<sup>62</sup> ». Mais n'a-t-on pas dit que la société était plus permissive que lui? Il tente de tranquilliser sa conscience en se dotant d'un rôle civilisateur. Mais le simple

---

58 . Ibid., p.43.

59 . Ibid., p.47.

60 . Ibid., p.51.

61 . Ibid., p.44.

62 . Idem.

fait de dire « l'objet (le sexe) », de mentionner les choses à moitié, d'éviter de nommer (ou de nommer entre parenthèses), revient à dénigrer.

Cette oppression constante du sur-moi se manifeste par divers symboles. L'opinion, la rumeur, le regard des autres sont des juges omniprésents auxquels Block se réfère pour évaluer son propre comportement et celui de Barnes. La peur de l'atteinte à l'image le tourmente constamment. Il doit se « donner une contenance<sup>63</sup> », avoir l'air d'un auteur notable et bien éduqué, conserver sa prestance et son « piédestal d'écrivain<sup>64</sup> ». Mais il s'agit là d'un « apparent équilibre<sup>65</sup> », d'une identification à la persona, telle que clairement définie par Élisabeth Leblanc dans son livre La psychanalyse jungienne:

La persona procède du moi idéal, de l'image que l'environnement renvoie au sujet, relativisés par les impératifs physiques et psychologiques qui lui sont propres. Ce peut être un facteur de protection, d'adaptation ou représenter un véritable danger: l'identification du moi à la persona coupe à la fois de la véritable nature, de la réalité intérieure et de la réalité extérieure. Le sujet se confond avec son apparence, sa fonction sociale ou l'image de lui qui s'est interposée entre son moi et le monde extérieur, mais aussi entre son moi réel et son espace intérieur<sup>66</sup>.

Le moi se cache derrière les rigoureux principes du sur-moi. « Block en apparence si sage<sup>67</sup> ». Le moi véritable devrait tenir compte de l'inconscient...

---

63 . Ibid., p.32.

64 . Ibid., p.177.

65 . Ibid., p.121.

66 . Élisabeth Leblanc, op. cit., p.21.

67 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise version de 1979., p.147.

Barnes se sent également continuellement pourchassé par le sur-moi. « Il se sent cerné <sup>68</sup> ». Désormais, ils sont deux: un guetteur le suit de façon perpétuelle: « (...) quelqu'un désormais s'applique à espionner le moindre de ses gestes <sup>69</sup> ». Les autres sont perçus comme des regards qui le traquent. « Les autres l'ont remarqué . (...) Ils le croient fou. (...) Ils le regardent tous fixement (...) Les autres ne le quittent toujours pas des yeux <sup>70</sup> ». La rumeur et l'opinion publique servent souvent à critiquer les agissements de l'inconscient. « Pourquoi n'a-t-il pas un emploi comme tout le monde? (...) il chôme et c'est inacceptable (...) il sent mauvais (quelques-uns précisent: le vice (...)) . Il ne comprennent pas et ils ne comprendront probablement jamais <sup>71</sup> ».

Autres juges et symboles du sur-moi: la loi, les médecins, les forces de l'ordre. Une phrase hautement importante résume l'attitude générale de Block (le moi) face à son inconscient: s'en tenir aux « ressources des personnes officielles (telles que la police et les médecins) <sup>72</sup> ». S'en tenir au sur-moi. À tout moment, cette instance se manifeste pour rappeler que côtoyer le double s'avère dangereux.

---

68 . Ibid., p.12.

69 . Idem.

70 . Ibid., p.181.

71 . Ibid., p11-12.

72 . Ibid., p.84-85.

L'inconscient doit donc trouver une façon pour se faire remarquer, un moyen pour signaler son existence. « Il se livre aussi et surtout à des actes qui dépassent en indécence tous ceux dont le pauvre écrivain a été jusqu'ici le témoin ahuri <sup>73</sup> ». Mais les forces de l'ordre épient perpétuellement: « une surveillance policière s'instaure <sup>74</sup> », « les forces de l'ordre, qui, d'ailleurs ne sont jamais loin (...) <sup>75</sup> ». Et Block, dans ses lettres de menaces, utilise le symbole de la Justice pour apeurer l'autre et forcer sa retraite (l'interner). Car effectivement, les attaques du sur-moi font effet sur le double. « Cet avis péremptoire et menaçant impressionne Barnes qui n'a pas l'habitude des huissiers, ces personnages inquiétants qui, comme les geôliers et les gardiens avec leur trousseau de passe-partout et leur ceinture de clés (...) protègent ou forcent les accès <sup>76</sup> ».

Les psychiatres représentent également une figure du sur-moi. Durant l'entrevue nommée « inquisition <sup>77</sup> », tous ces questionneurs personnifient la mentalité stricte de Block. Son éducation. Tout ce qui refuse la sexualité en lui. Mais Block, victime d'un éternel tiraillement, quand Barnes est interné, a peur que les psychiatres le normalisent. Il ne pense qu'à le revoir et se porte même garant pour le laisser sortir... Cela révèle qu'il souhaiterait qu'il reste tel qu'il est. Car l'instance du moi a tellement été normalisée (bonne

---

73 . Idem.

74 . Ibid., p.58.

75 . Ibid., p.198.

76 . Ibid., p.124-125.

77 . Ibid., p.62.

éducation, règles de travail, etc.) qu'elle craint qu'on fasse subir le même sort au double.

Et tous ces juges se concentrent en un seul: le « on », qui devient une omniprésence unissant tous les symboles du sur-moi et poursuivant à son tour les personnages. Car le pronom « on », utilisé trop souvent et dans des cas très significatifs, constitue une présence témoin de tout, qui rappelle que le sur-moi guette et condamne. Il s'associe à toutes les figures de l'autorité. D'abord aux psychiatres. « Block apprend qu'on a proposé l'internement de Barnes pour un temps indéfini (...). Ainsi enfermé (...) on observera plus à loisir son état mental, on le forcera à répondre à d'autres questions (...) <sup>78</sup> ». Dans les passages où il est question des psychiatres, nous pouvons remarquer l'emploi abusif du pronom « on ».

On lui explique qu'il s'agit d'un cas particulier, que cet individu est violent (il a un fond sadique développé) et peut-être dangereux. Block proteste que non et défend la cause presque avec de la passion. À un moment, il donne même un coup de poing sur le bureau. On lui jette brusquement un regard que le romancier qualifierait volontiers de médical. (...) s'il ne s'explique pas davantage, on est bien capable de l'interner lui aussi <sup>79</sup>.

Ensuite, ce « on » devient « tout le monde »: les psychiatres, l'opinion, la rumeur, la loi pour traduire une surveillance constante du sur-moi dans tout le livre. « (...) On prétend qu'il est malpropre et qu'il sent mauvais (...) <sup>80</sup> ». « Il devrait partir, pense Block, car on le repère de plus en plus, on

---

78 . Ibid., p.70, c'est moi qui souligne.

79 . Ibid., p.71, c'est moi qui souligne.

80 . Ibid., p.97, c'est moi qui souligne.

ne l'acceptera pas, il lui arrivera malheur à un moment ou à un autre<sup>81</sup> ». Dans un autre exemple, le « on » fait référence à la rumeur publique (un voisin de Barnes): « (...) on ne lui savait pas d'ami à ce Barnes; on l'a toujours vu seul et personne ne l'aimait dans l'immeuble. (...) Block doit, aux dires de l'inconnu, posséder des qualités bien particulières pour s'entendre avec un tel individu<sup>82</sup> ».

Enfin, Block lui-même, à trois reprises, est associé au « on ». Le moi devenu surveillant. Complètement dominé par le sur-moi. La première fois que le nom de Block est remplacé par le « on », (et ce sans raison apparente au premier abord), c'est lors de la scène où il examine le fruit du pillage chez Barnes. « Ces effets poussiéreux et sordides sont désormais en lieu sûr. « On » les examine pour en savoir plus long sur l'énigmatique Barnes. Après, « on » les brûlera peut-être. En tout cas, le Lézard ne les reverra jamais<sup>83</sup> ». Dans ce passage très important, l'auteur lui-même met le « on » entre guillemets pour lui accorder de l'importance. Mais il ajoute que Block dépouille ces objets en éprouvant la même joie que devant un trésor. Attirance. Répulsion.

Dans un deuxième passage, on souligne que Block commande les yeux qui jugent et les regards accusateurs qui poursuivent Barnes. « Il tourne la

---

81 . Ibid., p.51, c'est moi qui souligne.

82 . Ibid., p.165, c'est moi qui souligne.

83 . Ibid., p.149-150, c'est moi qui souligne.

tête pour voir si on le poursuit. Tout le monde le regarde. Et dans cette paroi d'yeux, ressortant au beau milieu, comme s'il était le chef de la bande, apparaît à Barnes, l'espace d'un éclair effrayant, l'imperturbable Block à l'oeil acéré et sûr <sup>84</sup> ». Dans un troisième extrait, Barnes révèle explicitement qui est le « on ». « On veut peut-être ses valises? Quelqu'un désire probablement les ouvrir devant tout le monde? Qui? Mais ses suiveurs, bien sûr! Dont cette espèce de fou qui l'a pris en aversion (...) <sup>85</sup> ».

Et bientôt, Block et le sur-moi sont associés à toutes les dictatures morales et physiques: « Mais on court encore derrière lui! Il faut leur échapper. (...) Qu'ils viennent avec (...) leurs tortures, leurs ferrures, leurs serrures, leurs censures, leurs cléricatures, leurs littératures, leurs clôtures et leurs murs, qu'ils l'enlèvent et le tuent mais il ne lui prendront jamais ses valises <sup>86</sup> ». Toutes ces interdictions s'achevant par la syllabe « ures » condensent dans la même phrase tout ce qui empêche l'inconscient de se manifester. La société. Le moi (la littérature représentée par Block). Le sur-moi (la censure, la cléricature, etc.).

Ainsi l'autre, mal-aimé au départ, se donne des allures de monstre pour se faire remarquer. Si Barnes est sexuellement monstrueux, c'est que toute pulsion sexuelle, à prime abord, a été refoulée par le moi et le sur-moi. Et

---

84 . Ibid., p.180, c'est moi qui souligne.

85 . Ibid., p.179-180.

86 . Ibid., p.186, c'est moi qui souligne.

plus Barnes (l'inconscient et ses pulsions) sera rejeté, plus il s'affirmera dans cette allure excessive. « Ces tendances forment pour notre esprit conscient une « ombre » toujours présente, et virtuellement destructrice. Même des tendances qui peuvent, en certaines circonstances, avoir une influence bénéfique, se transforment en démons sitôt refoulés<sup>87</sup> ». Ce que le roman confirme: le double solde son problème par « une rupture décisive d'avec le monde dit normal <sup>88</sup> ». Et interné à l'asile, « (...) plus on le craint, plus il devient obscène et dangereux (...) <sup>89</sup> ».

L'exhibitionnisme de Barnes a donc été causé par la répression constante des pulsions sexuelles « normales ». Car en fait, l'inconscient veut seulement dire qu'il a le droit d'exister, que le « moi » peut se poser comme sujet désirant. « Il ne souhaite que leur transmettre son désir. Rien d'autre! <sup>90</sup> ». Mais parce qu'on le juge et le refuse, il devient monstrueux. Tout ce qu'il désire c'est de l'attention de la part du « moi ». « Il demande de l'amour. De l'amour. De l'amour. S'il vous plaît. De l'amour. Et encore.<sup>91</sup> ». Et c'est ce qu'il affirmera dans la lettre qu'il enverra à Block. Il souhaite établir un contact. Veut viser l'unification. Avertit le « moi » qu'il faut viser le dialogue, l'unification, le Soi. « J'écris pour prendre contact. Je ne peux plus

---

87 . C.G. Jung, Essai d'exploration de l'inconscient, Éditions Gonthier, France, 1964, p.130, c'est moi qui souligne.

88 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.202.

89 . Ibid., p.201.

90 . Ibid., p.59.

91 . Ibid., p.58.



être seul (...) Et je ne veux plus être seul dans cette histoire (...) En attendant, répétez-vous bien ceci: À bon chat, bon rat.<sup>92</sup> ». Pouvoir et vouloir prennent ici deux sens. Ne plus pouvoir exister seul et séparé du moi conscient. N'en plus pouvoir de travailler seul à l'unification.

Car Élizabeth Leblanc souligne que « le destin de l'ombre n'est pas d'être vaincue mais acceptée dans sa réalité et intégrée. Elle ne contient pas seulement les contenus refoulés et les sujets de honte mais aussi tous les possibles de la réalisation personnelle<sup>93</sup> ». Cette dernière précise encore

qu'il dépend beaucoup de notre attitude consciente que notre ombre soit notre amie ou notre ennemie. Elle ne devient véritablement hostile que si on refuse son évidence. Plus on cherche à nier son existence, plus celle-ci se fait pressante, brutale et destructrice. Par contre, l'acceptation de la réalité de ses manifestations rend le dialogue possible. (...) Il appartient néanmoins au moi de décider si telle manifestation de l'ombre doit être réprimée ou bien si elle doit être intégrée à la réalité consciente. Cela ne peut se faire que si le moi renonce à l'illusion de sa puissance de maîtrise et de décision pour accepter de laisser s'épanouir quelque chose qui paraît négatif mais ne l'est pas en réalité, à partir du moment où on le laisse exister<sup>94</sup>.

Mais dans L'Emprise, comme toujours, Block (le moi) traite le message du double « d'énigmatique<sup>95</sup> ». Comme tout ce qui provient de l'inconscient. L'irrationnel. L'incompréhensible. Mais l'inconscient s'acharne. Lui répète qu'il faut tenir compte de lui. «Je suis fichu. Ce ne sera pas long. Vous pouvez m'aider dans cette affaire. Vous y jouez un rôle. Vous comprenez? Je suis dans l'univers. Je savais bien qu'un jour, je trouverais

---

92 . Ibid., p.133-134.

93 . Élizabeth Leblanc, op. cit., p.34.

94 . Ibid., p.35-36.

95 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise version de 1979, p.133-134.

ma place (...) Vous n'êtes pas étranger à cette histoire. Vous êtes impliqué maintenant. (Vous êtes fichu) <sup>96</sup> ».

---

96 . Ibid., p.144.

## CHAPITRE 5

### ANIMALITÉ DE BARNES

Charles Mauron, dans son livre Des Métaphores obsédantes au mythe personnel, spécifie que le «double sombre doit être tenu pour une instance encore autonome et distincte, dont l'intrusion menace l'équilibre antérieur. (...) Il est associé à des images d'animaux.<sup>97</sup> ». Dans l'Emprise, l'autre est tellement dénigré par le moi (et le sur-moi) qu'on lui attribue à plusieurs reprises le statut d'animal.

D'abord, Barnes porte le surnom de « Lézard », à cause de son oisiveté, son immobilisme, son amour de la lumière et ses talents de camouflage<sup>98</sup>. Ensuite, on le compare au singe. «Dans le véhicule qui le conduit vers les quartiers de la police, Block ne revoit plus que des flashes: une valise déposée sur le trottoir, le corps muflé de son personnage grotesquement agité dans des postures de singes devant trois dames; des cris d'indignation; des sirènes (...) un attroupement de curieux<sup>99</sup> ». L'idée de primate constitue en elle-même une façon dégradante de décrire le double

---

97 . Charles Mauron, Des Métaphores obsédantes au mythe personnel, José Corti, Paris, 1962, p.316.

98 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise version 1979, p.15-16.

99 . Ibid., p.60.

car elle connote toute une horde d'idées préconçues (bestial, primitif, etc.). L'emploi d'adjectifs et d'adverbes péjoratifs (muflé, grotesquement) traduit bien le dédain éprouvé envers les pulsions sexuelles, d'autant plus que la description de Barnes s'accompagne du rappel de la perpétuelle présence des juges, ici personnifiés par les policiers et badauds.

De plus, on associe aussi Barnes à la chauve-souris, principalement lorsqu'il se masturbe. « Se dissimulerait-on près de lui? On pourrait probablement entendre ses petits cris de chauve-souris inarticulés, étouffés<sup>100</sup> ». Cet animal symbolise, entre autres, « les puanteurs et laideurs morales<sup>101</sup> » ainsi que l'« androgyne<sup>102</sup> » et les « démons<sup>103</sup> ». Le rapprochement de la chauve-souris et du démon s'avère ici important car il dévoile, pour une deuxième fois, que la sexualité s'apparente au péché dans l'esprit de l'auteur. N'avons-nous pas déjà dit qu'en écrivant sur un tel personnage, Block se sent comme « l'avocat du diable<sup>104</sup> »?

Mais parmi toutes les métaphores animales utilisées pour parler de Barnes, celles qui le décrivent comme un chien demeurent les plus constantes et les plus révélatrices. Par exemple, lors de l'épisode où un

---

100 . Ibid., p.37.

101 . Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, Paris, Éditions Robert Laffont S.A. et Éditions Jupiter, 1982, p.220. C'est moi qui souligne.

102 . Idem.

103 . Idem.

104 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise version 1979, p.151.

chien se fait frapper par une voiture, Barnes se fond à la bête agonisante et éprouve sa douleur. Block observe alors le visage de son personnage «non plus seulement grimacer, mais se contracter irrégulièrement comme s'il souffrait. Comme s'il souffrait, lui, à la place du chien. Comme si l'animal blessé, c'était lui, le Lézard, heurté par le monde<sup>105</sup> » Et tout au long du livre, Barnes sera très souvent implicitement ou explicitement associé au chien. Il «piaffe <sup>106</sup>», « le sol sent le fémur. (...) Il flaire quelque chose <sup>107</sup> », « On dirait une mouche ou quelque chien fou <sup>108</sup> ». Et lorsque Block rêve d'un « énorme chien vert luisant de la taille d'un homme <sup>109</sup> » qui « courait librement <sup>110</sup> », c'est de Barnes qu'il s'agit. Block lui-même soutient que ce chien constitue « les forces animales de l'homme avec lesquelles le romancier cherche justement à pactiser et à compter <sup>111</sup> ». Et effectivement, Jung confirme que cette symbolique s'exprime fréquemment pour traduire les pulsions sexuelles: « Cette dynamis se traduit dans les rêves par des symboles thériomorphes. Tous les lions, chiens, taureaux et serpents qui animent nos rêves représentent une libido indifférenciée, pas encore domestiquée<sup>112</sup> ».

---

105 . Ibid., p.34-35.

106 . Ibid., p.20.

107 . Ibid., p.184. Si on lit ici fémur dans le sens d'os, ce passage, à la première lecture si étrange, prend un sens nouveau. C'est le genre de commentaire qu'émettrait un chien...

108 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, version de 1988, p.96.

109 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, version de 1979, p.49.

110 . Idem.

111 . Ibid., p.49-50.

112 . C.G. Jung, op. cit., Métamorphoses de l'âme et ses symboles, Librairie de l'Université, Genève, 1978, p.544.

Dans cet ordre d'idée, la peur irraisonnée de Block pour les chiens semble tout à fait logique. « Block a toujours eu une peur insurmontable de la gent canine (...) dont il déplore le manque d'intelligence et dont il redoute d'autant plus les réactions qu'il les estime imprévisibles. Et il n'a jamais songé à remettre en question son attitude, presque invraisemblable, à ce sujet<sup>113</sup> ». Le dictionnaire des symboles explique aussi que, « outre sa fonction de psychopompe, le symbolisme du chien est enrichi d'une signification sexuelle<sup>114</sup> ». Les Bambara « le comparent à la verge; par euphémisme, ils emploient même le mot chien pour la désigner. Selon Zahan (Zahb), cette association proviendrait de l'analogie qu'ils établissent entre la colère de la verge - l'érection - devant la vulve, et l'aboiement du chien devant l'étranger; elle proviendrait aussi de la gloutonnerie sexuelle de l'homme, dont l'avidité dans ce domaine n'a d'équivalent que la faim canine<sup>115</sup> ». Et de plus, « L'Islam fait du chien l'image de ce que la création comporte de plus vil (...) le chien est le symbole de l'avidité, de la gloutonnerie; la coexistence du chien et de l'ange est impossible<sup>116</sup> ».

Et à cette étape de l'analyse, il s'avère intéressant de noter une différence importante entre les deux versions de L'Emprise. Dans la première version, on dit: peur qu'il « avait réussi quelque peu à refouler<sup>117</sup> ».

---

113 . Ibid., p.33. C'est moi qui souligne.

114 . Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, op. cit., p.241.

115 . Idem.

116 . Ibid., p.243.

117 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, version de 1979, p.164. C'est moi qui souligne.

Dans la deuxième version: haine « qu'il n'a jamais réussi à surmonter <sup>118</sup> ».

Si la répulsion envers les chiens est un symbole du refus des pulsions sexuelles, et selon le postulat que l'auteur réel (Brulotte) romance le dilemme qui se joue entre son moi et son inconscient, le simple fait de reprendre l'Emprise plusieurs années plus tard témoigne de la non-résolution du conflit. Sans compter que le problème semble ici aggravé: il avait réussi quelque peu à le refouler et dix ans plus tard il n'a jamais réussi à le surmonter.

Par ailleurs, le double est également comparé maintes fois aux insectes. On dit de lui qu'il a des « pieds ailés <sup>119</sup> », qu'il revient près de son butin « à une vitesse de mille-pattes <sup>120</sup> » et que Block, en volant le double, éprouve la « joie cruelle de l'enfant qui rit des douleurs de l'insecte dont il a arraché les ailes <sup>121</sup> ». Toutefois, parmi toutes ces comparaisons avec des insectes, celle avec l'araignée demeure la plus significative car son symbole englobe les idées de psychopompe <sup>122</sup>, d'intercession entre deux mondes, deux réalités (humaine et divine - on pourrait voir ici la réalité du moi et celle, non acceptée, de l'inconscient et des pulsions), d'initiatrice et de narcissisme

---

118 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, version de 1988, p.125. C'est moi qui souligne.

119 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, version de 1979, p.21.

120 . Ibid., p.186.

121 . Ibid., p.149.

122 . Troisième animal psychopompe après le chien et la chauve-souris...

(absorption de l'être par son propre centre)<sup>123</sup>. Dans l'exemple le plus explicite, tiré d'un rêve de Block, l'araignée a le visage du double:

À un moment cependant, en levant les yeux, Block sursaute: tout près de sa figure, en gros plan, une arachnide énorme, plus volumineuse qu'un poing, le regarde. Elle a le visage de Barnes! Dès qu'il l'aperçoit, elle s'enfuit vers son repaire: un trou noir effrayant logé dans un coin du plafond. De là, part, comme une corbeille merveilleuse, la gerbe étendue d'une splendeur: un gigantesque filet argenté, aussi lumineux qu'un arbre verglacé l'hiver<sup>124</sup>.

Cette phrase, à elle seule, résume les phénomènes d'attraction et de répulsion qui chamboulent tour à tour le moi conscient: le repaire du double-araignée devient à la fois « trou noir effrayant » et « corbeille merveilleuse ».

Mais Block écrase l'araignée: « au centre de ses rayons, trône la tache noire de l'insecte. Sans hésiter, Block l'écrase avec un journal et nettoie le tout avec répugnance <sup>125</sup> ». Deuxième meurtre symbolique, puisque le double s'identifiait au chien, écrasé par une voiture à cause de Block . « Rien de cela ne serait arrivé s'il l'avait supporté quelques secondes de plus auprès de lui ou s'il l'avait retenu en le flattant au lieu de le repousser<sup>126</sup> ». La culpabilité le tenaille. Jusqu'à ajouter, la seconde fois, que l'autre a pourtant autant le droit de vivre que lui. « Sitôt après, il regrette son geste et pense que ce petit animal avait autant le droit de vivre que lui <sup>127</sup> ». Phrase importante qui admet que l'inconscient a autant le droit d'être que le conscient. Et en rêve, après s'en être rendu compte et s'en vouloir d'être

---

123 . Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, op. cit., p.61.

124 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, op. cit., version de 1979, p.138-139.

125 . Ibid., p.136.

126 . Ibid., p.34.

127 . Idem.



« imprégné par tous ces stéréotypes culturels<sup>128</sup> », voire ici s'être rendu compte de la dominance du sur-moi dans sa façon de voir les choses, il accepte la compagnie des araignées. Il « prend la résolution, pour le peu de temps qui lui reste à vivre, d'essayer d'effacer ses préjugés à l'égard des araignées en acceptant de vivre en leur compagnie silencieuse. Et comme si ces dernières l'avaient compris, elles envahissent peu à peu son espace intime et multiplient ça et là leurs fils luisants. Block les laisse aller et venir librement (...) <sup>129</sup> ». Et plus il laisse le loisir à l'inconscient de s'exprimer librement, plus il constate sa productivité dans ses activités créatrices: « il écrit en effet sans relâche, parmi les araignées (...) il file son cocon à sa manière <sup>130</sup> ». Message important que l'inconscient répète deux fois par le biais du rêve. Les araignées vont et viennent librement. Le chien aussi: « son itinéraire débouchait sur cette vision finale heureuse: un énorme chien vert luisant, une bête rayonnante et vraiment superbe, de la taille d'un homme, courait librement avec grand déploiement de muscles et lente majesté, à proximité de Block qui éprouvait pour l'animal des sentiments de douceur et d'affection<sup>131</sup> ». L'avertissement du rêve n'aurait pu être plus clair: la solution réside dans l'amour des chiens, dans la cohabitation avec l'araignée, dans l'acceptation du double. Acceptation qui demeure, au réveil, souhait non réalisé, appel à l'aide non entendu...

---

128 . Ibid., p.137.

129 . Ibid., p.137.

130 . Ibid., p.138.

131 . Ibid., p.49.

Car certains passages, très révélateurs, font sentir l'animalité des désirs inconscients et la culpabilité qu'ils se doivent d'entraîner. Jusqu'à renier l'humanité de Barnes et son droit à l'existence. « Les humains, eux, se posent dans toute leur matière substantielle et ils se multiplient, s'empilent autour de lui, empiètent sur son territoire<sup>132</sup> ». Toutes les analogies instaurées entre Barnes et les différentes bêtes s'acharnent à confirmer une seule chose: que « d'un mot, il n'est pas civilisé et ne mérite même pas le statut d'être humain<sup>133</sup> ». Il n'est pas civilisé. Et ses pulsions, non domestiquées par le sur-moi, doivent demeurer inacceptables.

---

132 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, op. cit., version de 1988, p.136-137.

133 . Ibid., p.192.

## CHAPITRE 6

### L'EMPRISE DE LA MÈRE ET LA SYMBOLIQUE INCESTUEUSE

Block égale Berthe. Voilà une hypothèse, émise par Barnes dans ses écrits, qui semble, au premier abord, étrange. « B, comme dans Block, appelé aussi Bouille, le maniaque de Tête (...), B, comme dans Berthe, laquelle est également Bouille<sup>134</sup> ».

À la première lecture, on cherche en quoi sont reliés Berthe et Block. Premièrement, ces deux personnages sont tous les deux prisonniers de l'image qu'ils projettent. Elle, se cache derrière un maquillage outrancier:

le visage des deux femmes fardé à l'excès, c'est-à-dire couvert d'une poudre de riz très blanche, un peu comme les mimes, et tel que le promouvait la mode anciennement. À chaque joue, un halo de rouge vif contrastait et les bandes huileuses des lèvres écarlates leur donnaient un air de prostituées à la retraite (...) maquillage sophistiqué, auquel elles devaient consacrer de longues heures quotidiennement comme si elles se préparaient en permanence pour une grande sortie<sup>135</sup>.

Block, lui, se dissimule derrière sa caméra et « son piédestal d'écrivain<sup>136</sup> ».

Deuxièmement, Berthe et Block sont deux juges qui poursuivent Barnes et le condamnent. Ils lui adressent les mêmes reproches et recourent aux forces de la loi (sur-moi) pour le faire enfermer. « Elle explique aux hommes

---

134 . Ibid., p.160-161.

135 . Ibid., p.167.

136 . Ibid., p.117.

de la loi (ils sont deux) que son frère est un fou dangereux<sup>137</sup> ». Tous les deux souhaitent chasser Barnes. « Bref, il respire et il est de trop<sup>138</sup> ». Aveu qui résume tout, si l'on consent que Berthe est Block: le moi (dominé par le sur-moi) tente de se débarrasser de l'inconscient en prônant une conduite exemplaire assujettie à des règles rigoureuses. Et Barnes sert le même avertissement à Berthe qu'à Block: le conscient doit tenir compte de l'inconscient pour éviter de basculer dans la folie. « Les représentants de l'ordre partis, Barnes met ses affaires dans un sac de plastique, s'habille et sort de la maison en souhaitant à sa soeur de finir, elle aussi, à l'asile<sup>139</sup> ».

Mais si Berthe est Block, Berthe est aussi associée à l'inceste, donc à l'image de la mère. « À l'âge de six ans, le petit Paul est incité par sa soeur Berthe, plus vieille que lui (elle en a quatorze), à lui montrer ses parties génitales. Cette spectatrice prend grande joie à les voir et cet épisode déterminant donne, de toute évidence, la racine du problème sexuel de Barnes<sup>140</sup> ». Berthe pourrait donc, et à bien des points de vue, devenir une image de la mère. D'abord, elle est beaucoup plus âgée que Barnes. Ensuite, son comportement envers son frère ressemble beaucoup à celui d'une marâtre.

Berthe reproche à Paul (...) De ne penser qu'à ses petits problèmes et de ne pas aider à l'entretien de la maison (il passe l'aspirateur une fois la semaine et lave la vaisselle tous les soirs); mais le reste, la peinture et les gros travaux? De ne pas payer de pension (il en paye une); ce n'est pas suffisant. De ne pas faire les

---

137 . Ibid., p.193.

138 . Ibid., p.192.

139 . Ibid., p.194.

140 . Ibid., p.72.

courses (il s'y empresse quotidiennement); comme il faut, veut-elle dire, en achetant tout ce qu'on lui demande <sup>141</sup>.

Ou encore, dans cette même scène, elle le sermonne en lui remémorant les principes qui doivent régir toute bonne éducation.

Berthe reproche à Paul (...) De lui couper toujours la parole (...) De manquer de respect pour elle. De répondre à la porte en caleçon et d'accueillir les gens dans cette tenue (il ne vient jamais personne). (...) De ne pas se laver et de ne pas se changer assez souvent. De mal se coiffer. De saper en mangeant <sup>142</sup>.

Berthe est un sur-moi ambulante. Comme Block. Et comme la mère, qualifiée de « figure restrictive <sup>143</sup> ».

D'ailleurs, Barnes, dans son écriture, unit Berthe à la mère. « B, comme dans Berthe, laquelle est également Bouille (et sert à transporter le lait: cadeau Blanc) <sup>144</sup> ». L'allusion au lait vu comme un cadeau se rapproche singulièrement du point de vue d'un nourrisson face à sa génitrice. Mère symbolique qui a pris ici plaisir à voir les organes génitaux de son fils... « Selon lui, elle s'appliquerait méchamment à le détruire. Elle se sentirait coupable de quelque chose dont il ne peut pas parler (c'est-à-dire de ce qui s'est produit lorsqu'il avait six ans. ) <sup>145</sup> ». Cet extrait résume tout: le sexe demeure quelque chose dont on lui interdit de parler car ce tabou connote l'inceste, le désir illicite pour la mère.

---

141 . Ibid., p.191.

142 . Idem.

143 . Ibid., p.48.

144 . Ibid., p.161.

145 . Ibid., p.193.

Berthe serait donc une personnification de l'anima. Mais ce n'est pas la seule. Car dans toutes les relations de Block et Barnes avec des femmes, c'est l'anima, représentation initiale, qui perturbe les rencontres avec l'autre sexe. « Plus les tendances de l'anima ou de l'animus sont inconscientes, plus elles « possèdent » le moi et influencent toutes les relations à l'autre: ainsi tel homme s'attache toujours au même type de femme, telle femme au même type d'homme, malgré des efforts sincères pour changer de schéma<sup>146</sup> ». Voilà pourquoi les relations avec les femmes sont impossibles dans ce roman: la représentation de la femme idéale, rattachée au tabou de l'inceste, confine Barnes et Block au narcissisme où ils sont pris. Le monde extérieur n'existe pas. Le monde de l'amour non plus. Les qualités recherchées et appréciées chez l'autre sexe s'apparentent à celles d'une mère. « Block a souvent éprouvé avec sa charmante compagne ce petit bonheur, qui est souvent l'un des plus grands qu'un homme puisse ressentir, d'être considéré par une femme avec une générosité et une indulgence sans bornes<sup>147</sup> ».

Si Barnes et Block exercent l'un sur l'autre une emprise, l'Emprise véritable, c'est celle de la mère. L'analyse de certaines figures bien connues nous permet d'affirmer que le conflit avec le double recèle un complexe

---

146 . Élisabeth Leblanc, op. cit., p.43.

147 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.42, c'est moi qui souligne.

d'Oedipe non résolu. D'abord, la mère est décrite comme une géante (archétype de la mère terrible). Une géante blanche, donc pure. Intouchable.

Le romancier observe un long moment, et tout à fait ébahi, cet espace incroyablement décadent. Il s'interrompt lorsque soudain, dans la porte, apparaît une énorme masse blanche quasi fantomatique. C'est la mère probablement. Block n'a le temps de ne voir que son visage crayeux à pommettes ponceau perdu dans une touffe de cheveux gris en broussailles. Cette figure hostile paraît sans yeux. L'écrivain, voyant cette apparition, s'enfuit en courant, effrayé<sup>148</sup>.

De plus, l'obsessive utilisation des métaphores rattachées aux araignées confirme à elle seule le problème de non-séparation d'avec la mère. « Rendu au bord de la mort, il [Block] se sent asthénique et veule. Comme il va sauter par la fenêtre pour en finir au plus vite, il aperçoit, avec étonnement, une grande toile d'araignée qui semble déployée dans l'encadrement pour lui obstruer le passage et le retenir à la vie<sup>149</sup> ». Et à propos du fil d'araignée, le dictionnaire des symboles précise qu'« au plan mystique, ce fil évoquera le cordon ombilical ou la chaîne d'or reliant la créature au créateur<sup>150</sup> ».

Car si, au premier niveau de lecture, Barnes est l'araignée (cette dernière possédant le visage du double), il est avant tout l'araignée-guide qui dirige toutes les activités de ses soeurs. Ces dernières ligotent Block à son bureau de travail: il « sent alors tout un grouillement de petits bonshommes silencieux s'affairer autour de lui pour le lier à sa chaise et à

---

148 . Ibid., p.170, c'est moi qui souligne.

149 . Ibid., p.135.

150 . Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, op. cit., p.61.

sa table<sup>151</sup> ». À son projet d'écriture. Projet qui consiste à relater le drame qui se trame entre les différentes instances de sa personnalité. En l'obligeant à l'écrire, elles l'emprisonnent devant ce conflit qu'il refuse. « La vie a établi décisivement son poids en lui: les jeux sont faits. Il ressemble à un ver dans son cocon. Un ver choyé, un ver embaumé<sup>152</sup> ». Elles l'encoconnent tellement, qu'on peut y voir le symbole d'un retour dans le giron maternel, coffre où le moi et le double sont enfermés, comme deux jumeaux. « Alors il abandonne, et le voilà comme frappé d'enchantement, dans un coffre d'oubli, dont le couvercle vient de se refermer sur lui - et aussi sur Barnes qui est à ses côtés. L'Emprise, c'est ça<sup>153</sup> ».

#### L'enchantement et l'oubli traduisent ici ce que Jung appelle

(...) l'idée spéciale de redevenir enfant, de retourner sous la protection maternelle, de revenir dans la mère, pour être à nouveau réenfanté par elle. Or sur la voie qui conduit à ce but, il y a l'inceste, c'est-à-dire la nécessité de retourner, par quelque voie que ce soit, dans le sein maternel. Une des voies les plus simples serait de féconder la mère et de se reproduire ainsi identique à soi-même. Ici la prohibition de l'inceste intervient comme obstacle et c'est pourquoi les mythes solaires ou de la renaissance inventent toutes sortes d'analogies de la mère pour permettre à la libido de s'écouler en de nouvelles formes et pour barrer efficacement la route à une régression jusqu'à un inceste plus ou moins véritable<sup>154</sup>.

La valise pourrait aussi, à elle seule, devenir une allégorie de l'emprise maternelle. Certes, cette dernière constitue, à prime abord, l'emblème d'une punition sociale: « il aurait été libéré, mais avec, pour toujours, un boulet:

---

151 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.139.

152 . Ibid., p.139.

153 . Ibid., p.139-140.

154 . C.G. Jung, op. cit., Métamorphoses de l'âme et ses symboles, p.376.



c'est-à-dire, très exactement, sa mystérieuse valise. On l'aurait obligé à la traîner avec lui pour toute sortie. On la lui aurait prescrite pour l'embarrasser, pour occuper son esprit et ses mains. En d'autres mots, pense Block, pour modifier son rapport à son corps<sup>155</sup> ». Pour contrarier ses pulsions, on (le sur-moi) lui rappelle les interdits moraux. On lui impose une valise, symbole moderne de l'homme d'affaires conformiste et respectable. Mais la valise contient avant tout le roman. Et ce roman, c'est l'histoire d'un moi divisé. En extrapolant, la valise elle-même deviendrait un symbole de la mère puisque « la caisse, ou le tiroir, est un symbole féminin (...) . C'est le corps de la mère, conception bien connue des mythologies d'autrefois. Caisse, tonneau ou petit panier au contenu précieux<sup>156</sup> ». Contenu si précieux, que le double veut sauvegarder ses valises à tout prix. Dans la deuxième version on dit même qu'elles contiennent son moi tout entier: « ses serviettes qu'il veut sauvegarder par-dessus tout (comme si gisait en elles son moi tout entier)<sup>157</sup> ».

Et que fait le double, pour protéger ses valises? Il les enterre<sup>158</sup>. « Dans ces conditions, il a assurément le temps de creuser un trou dans la terre avec ses mains, un trou assez grand pour y déposer pour toujours ses

---

155 . Gaétan Brulotte, *op. cit.*, *L'Emprise*, version de 1979, p.61-62.

156 . C.G. Jung, *op. cit.*, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, p.352.

157 . Gaétan Brulotte, *op. cit.*, *L'Emprise*, version de 1988, p.138.

158 . Et de plus, enterrer rappelle encore ici l'attitude du chien qui enterre son os, donc l'animalité de Barnes.

valises et tout leur contenu<sup>159</sup>». Creuser le sol connote encore la fécondation de la mère:

Dès qu'un instinct se trouve limité ou entravé, il se produit une accumulation et une *régression* de cet instinct, ce qui veut dire, en termes plus clairs: si par exemple la sexualité se trouve inhibée, la régression qui pourrait éventuellement se produire consiste en ce que l'énergie de la sexualité abandonne le domaine de son utilisation pour animer la fonction d'un autre domaine, ou se communiquer à elle. Elle change donc de forme (...) le trou dans la terre est l'analogue du sexe maternel (...) comme il faut éviter l'inceste, le trou dans la terre remplace en quelque sorte la mère<sup>160</sup>.

Face à l'inceste et son interdiction, le « moi » est condamné à l'abstinence.

Comme il faut en tout cas éviter ce dernier, il en résulte obligatoirement soit la mort du fils-amant, ou son autocastration comme châtiment de l'inceste consommé, ou le sacrifice de l'instinctivité, surtout la sexualité, comme moyen d'éviter ou de châtier le penchant à l'inceste. Comme la sexualité est un exemple des plus concluants de l'instinctivité, c'est aussi elle qui est touchée la première par les mesures de sacrifice, c'est-à-dire par l'abstinence<sup>161</sup>.

Le refus des pulsions sexuelles s'illustre donc par l'internement du double, l'échec d'un mariage (blanc, de surcroît), la répulsion envers les prostituées et l'impossibilité d'une relation amoureuse homme-femme.

Solution? Recourir à des substitutions symboliques, comme souiller l'image de la mère. Car les pulsions sexuelles constituent une « force irrépressible<sup>162</sup> », une perte de contrôle qui le poussent au « mal ». Qui le poussent à dénuder son sexe devant des petites filles (images de pureté, chasteté). « Alors une sorte de force irrépressible le pousse à découvrir son

---

159 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.187.

160 . C.G. Jung, op. cit., Métamorphoses de l'âme et ses symboles, p.274-275, en italique dans le texte.

161 . Ibid., p.344-345, en italique dans le texte, c'est moi qui souligne.

162 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.75.

membre raidi et à le caresser. Un beau rêve l'habite et rien ne peut l'en distraire: il perd tout contrôle<sup>163</sup> », d'où son exhibitionnisme.

Élizabeth Leblanc ajoute d'ailleurs que les figures féminines qui représentent l'anima sont « souvent liées à la maternité: la Vierge chrétienne, Isis, Déméter, Kali <sup>164</sup> ». Et de fait:

Un scénario particulier retient l'attention: il aimait, pendant cette période, dénuder son membre devant l'image de la Vierge Marie suspendue au-dessus de son lit dans sa chambre. La simple dénudation l'excitait: il éprouvait le sentiment d'offrir un cadeau à la sainte, image, pour lui, de la femme idéale. À cette époque, il entretient une relation suivie avec une jeune fille (Betty) et ce commerce débouche nécessairement pour lui, à cause des interdits sociaux du moment, sur l'apaisement solitaire: par ce moyen, il combattait et tuait ses désirs<sup>165</sup>.

Betty, Berthe, Barbara, la mère, les petites filles en période pubertaire, et même la vieille dame, dernière victime de Barnes, s'agglomèrent donc en un seul et même archétype: la Vierge mère. « Et il choisit comme cible privilégiée une personne susceptible plus particulièrement affectée et qui rassemble en elle tous les éléments dont il a besoin pour que son geste produise son effet scandaleux maximal. Il s'attaque à une vieille dame qui, sans être apparemment une religieuse, en affiche, du moins tous les signes ascétiques<sup>166</sup> ». Ce geste et les autres qui suivront fourniront le prétexte à la société pour condamner le double à une sentence d'abstinence éternelle: la castration de Barnes, symbole du rejet catégorique et définitif des pulsions.

---

163 . Idem.

164 . Élizabeth Leblanc, op. cit., p.41.

165 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.72-73. Notons que les interdits sociaux (donc le sur-moi) sont ici directement accusés.

166 . Ibid., p. 197.

Même l'identification de Block à la persona s'explique par l'Emprise de l'anima, comme l'explique l'extrait suivant, tiré de La psychanalyse jungienne. « Si l'ombre se constitue en un contre-point du moi, l'image de l'âme [l'anima], elle, est en relation directe avec la constitution de la persona<sup>167</sup> ». Si l'intégration de cette dernière mène à l'union avec l'inconscient, sa non-différenciation d'avec le « moi » entraîne une influence négative sur la personnalité du sujet.

Dans sa polarité positive, elle permet à l'esprit de se mettre à l'unisson des vraies valeurs intérieures. Son image archétypique est l'inspiratrice, la muse. Dans sa polarité négative, elle se manifeste par un comportement irritable et susceptible. Incapable d'affronter la réalité, l'homme se réfugie dans un pseudo-intellectualisme qui l'éloigne de la réalité. Il fait souvent des remarques acérées, venimeuses et mesquines, subtilement destructrices<sup>168</sup>.

Ainsi le « regard analytique<sup>169</sup> » de Block, les explications logiques recherchées à tout prix (même dans l'écriture de Barnes<sup>170</sup>), sa théorie sur les pas<sup>171</sup> et sur la relation aux déchets<sup>172</sup>, ses recherches minutieuses<sup>173</sup>, sa volonté de tout ficher<sup>174</sup>, tout nommer (par exemple rater la marche d'un trottoir comme s'il ne voulait pas s'en aller = un lapsus piétal<sup>175</sup>), les règles qu'il s'impose (ex. celles des *Cahiers* de Montesquieu<sup>176</sup>), etc. se justifient aussi par l'Emprise de l'anima.

---

167 . Élisabeth Leblanc, op. cit., p.37.

168 . Ibid., p.40.

169 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.23.

170 . Ibid., p.156 et suivantes.

171 . Ibid., p.17.

172 . Ibid., p.152.

173 . Ibid., p.50-51.

174 . Ibid., pp.23 et 102.

175 . Ibid., p.25.

176 . Ibid., p.41.

## CHAPITRE 7

### INTERCHANGEABILITÉ DES PERSONNAGES

Non seulement le « moi » n'est pas différencié de l'anima: il ne l'est pas plus de l'inconscient. En effet, plusieurs passages concourent à nous prouver que Block et Barnes constituent véritablement un seul et même personnage. Plus on les analyse, plus on s'aperçoit qu'ils deviennent interchangeables. À un tel point que, parfois, on ne sait plus qui est qui. D'abord, leurs deux noms présentent certaines similarités. Tous les deux très courts, ils commencent par B, et à prime abord, s'apparentent presque à des abstractions dans l'esprit du lecteur. Et, fait curieux, dès les premières descriptions de Barnes, Brulotte le compare à un BLOC. On ne peut alors s'empêcher de penser à BLOCK: « il est encore là, debout, dehors, comme un bloc<sup>177</sup> ». Une comparaison aurait pu relever du hasard. Mais l'auteur insiste et choisit la même image une seconde fois. « Là, le vent dans le toupet, le dos droit, le regard pensif, il serre ses lèvres et ne bouge pas: on dirait un bloc de granit<sup>178</sup> ».

---

177 . Ibid., p.10, c'est moi qui souligne.

178 . Ibid., p.25.

Ensuite, dans la scène de l'arrestation de Barnes, les policiers interpellent aussi Block. On prétend qu'il est le seul témoin du méfait de Barnes: « comme s'il était, lui, Block, le seul témoin possible, ce qui le pose en complicité tacite avec la loi<sup>179</sup> ». Pourquoi ne pas avoir amené les deux femmes victimes plutôt que Block comme témoin? C'est là une des plus belles preuves qu'en dehors du moi et de l'autre (et des juges), rien n'existe. Qu'ils constituent un seul et même personnage. Car rien, dans la logique de l'histoire, ne peut justifier que les agents de la paix aient été au courant de la présence de Block à ce moment précis...

Et peu à peu, Block et Barnes deviennent de plus en plus « jumeaux ». Dès le début, l'influence du double entraîne une transformation fondamentale chez Block: une métamorphose vestimentaire « tout de même si étroitement liée à la personnalité de l'écrivain (laquelle en subira certains retentissements<sup>180</sup>) qu'il ne consent à l'accomplir qu'avec beaucoup de peine: il doit troquer le veston et la cravate (son costume journalier depuis toujours) pour une tenue plus relâchée<sup>181</sup> » semblable à celle de Barnes. Touchant au masque de Block, ce changement entache l'image sociale (identification à la persona) qu'il s'acharnait à préserver (avoir l'air écrivain de prestance et de bonne éducation). Bientôt et de plusieurs façons, Block se prend pour son double. Il porte rapidement une « valise pareille à celle de

---

179 . Ibid., p.61, c'est moi qui souligne.

180 . Et par le fait même entrave son identification à sa persona...

181 . Ibid., p.22.

son personnage (...) qu'il compte désormais toujours traîner lui aussi<sup>182</sup> ». Il s'entiche de « la chaise à bascule de Barnes: il l'installe dans sa salle de travail et l'adoptera désormais, à son tour, pour lire et rêver<sup>183</sup> ».

De plus, en parlant d'un film qu'il a visualisé et qui ressemble étrangement à l'histoire du double (le héros était comptable, il finit à l'asile, vit ses fantasmes sexuels, etc.) Block se « sent directement concerné par l'histoire qu'on vient de lui raconter. (...) il croit comprendre que la vie d'Eddie, c'est aussi un peu la sienne<sup>184</sup> ». On peut donc déduire, par extrapolation, que la vie du double est aussi la sienne... Et effectivement, d'autres indices nous sont donnés que ces deux êtres semblent un même personnage au passé commun dans l'esprit de l'auteur: à trois endroits, il en parle véritablement comme si s'agissait d'un seul. « Block revit aussi l'infidélité inévitable de son personnage: tout occupé d'une femme, il tombe en arrêt devant une autre<sup>185</sup> ». Le choix du verbe est ici primordial. Pourquoi ne pas avoir mis vit? S'il revit, c'est qu'il a déjà vécu. Et deux autres passages sous-entendent la même chose: on lui rappelle, par exemple, des épisodes de l'enfance du double. « On a rappelé à l'écrivain les penchants profanateurs et scandaleux du jeune Barnes, ainsi que certaines de ses polissonneries<sup>186</sup> ». On rappelle ce qu'on a déjà su...

---

182 . Ibid., p.134.

183 . Ibid., p.151.

184 . Ibid., p.107-108, c'est moi qui souligne.

185 . Ibid., p.54.

186 . Ibid., p.78.

Et chacun dans cette histoire, est surveillant, surveillé. On ne sait plus qui guette qui, « car Barnes fait exactement avec Block ce que Block fait avec lui: dans cette histoire chacun se sait autant poursuivi que suiveur, chacun espionne l'autre pour les mêmes fins<sup>187</sup> », « chacun était comme le chat et la souris à la fois. Surveillait-il son double qu'il se savait en même temps épié par lui<sup>188</sup> ».

Chacun reprend, à plusieurs reprises, les paroles de l'autre comme étant les siennes. Le meilleur exemple demeure la scène du téléphone. « Je suis seul dans cet immense appartement vide<sup>189</sup> », phrase prononcée par Block alors que c'est le double qui devrait formuler cette plainte: on a totalement dévalisé son appartement. Les deux personnages se confondent tellement que le lecteur éprouve de la difficulté à suivre le dialogue, on ne sait plus qui est qui. Block répète exactement les mots dérobés à la lettre que l'autre lui a fait parvenir<sup>190</sup>. « J'ai peur. Je suis seul (...) J'ai l'impression que je suis fini, bien fini<sup>191</sup> ». « Vous comprenez? Je suis fichu, je crois. (...) »

---

187 . Ibid., p.126.

188 . Ibid., p.116, c'est moi qui souligne.

189 . Ibid., p.172.

190 . Première lettre: « J'écris pour prendre contact. Je ne peux plus être seul. Dans la solitude, on perd certaines certitudes comme celle d'avoir la raison. Vous comprenez? Je n'ai pas le temps de préciser davantage. J'ai peur. Quand on est seul, ces choses arrivent. Et je ne veux plus être seul dans cette histoire. » Ibid., p.133-134, c'est moi qui souligne.

Deuxième lettre: « Je suis fichu. Ce ne sera pas long. Vous pouvez m'aider dans cette affaire. Vous y jouez un rôle. Vous comprenez? » Ibid., p.144, c'est moi qui souligne.

191 . Ibid., p.171.



Vous pouvez m'aider dans cette affaire. Vous y jouez un rôle en fait. Vous comprenez? Vous n'êtes pas étranger à cette histoire! Vous êtes impliqué maintenant...<sup>192</sup> ». « Vous êtes fichu<sup>193</sup> ». Et Block qualifie ses propres propos d'incompréhensibles. « Longuement, il pense au caractère hasardé et fiévreux de ce discours qu'il vient de tenir: cela l'étonne lui-même et l'effraie ». Nouvelle piste: cet adjectif est habituellement attribué exclusivement au discours de l'autre...

Certaines phobies et lubies de Block ressemblent étrangement à celles du double. Une hantise de la dislocation terrorisait continuellement Barnes (ce qui est très symbolique: deux moitiés d'être ne peuvent survivre s'il n'y a pas unification): « (...) par une conscience aiguë et malade de la fragilité du corps, il aurait peur de se disloquer ». À cause de cette inquiétude, il redouterait, par exemple, selon certains témoins, le subtil tremblement du sol causé par la circulation lourde<sup>194</sup> ». La juxtaposition des images littéraires nous permet de voir que Block est en état de dislocation à son tour. Il est comparé à « une frêle marionnette de bois boitillant<sup>195</sup> » et à « un jacquemart susceptible de se détraquer au moindre choc<sup>196</sup> ». Et certaines lubies de Block s'apparentent aux racontars qu'on colporte au sujet du

---

192 . Ibid., p.177-178.

193 . Ibid., p.178.

194 . Ibid., p.82.

195 . Ibid., p.118.

196 . Idem.

double qui transporterait dans sa valise « du papier hygiénique<sup>197</sup> ». « L'écrivain s'enferme dans sa salle de travail pendant des jours entiers (...) et il tape un long texte sur la bande continue d'un rouleau de papier hygiénique (c'était, depuis longtemps, un de ses rêves) rouleau précieux que, désormais, il gardera avec lui dans une valise pareille à celle de son personnage (...) et qu'il compte désormais toujours traîner lui aussi<sup>198</sup> ».

Et si la principale différence entre les deux réside dans le fait que Barnes représente davantage la sexualité, on s'aperçoit bien vite que les fantasmes de Barnes deviennent ceux de Block. « Les rêves de feu de Barnes, il commence à les connaître désormais par coeur. (...) Il arrive à le comprendre de l'intérieur<sup>199</sup> ». Il se fond tellement avec son double qu'il avoue implicitement éprouver des désirs similaires. Non seulement il le comprend et il ressent, mais il se voit à sa place: « (...) en essayant, non plus seulement d'espionner du dehors ses sentiments, mais de les éprouver du dedans (...) Et bientôt, le romancier se voit lui-même dans la rue, à la place de Barnes, parmi les passants (...). Et tout cela travaille pour lui. Pour lui seul<sup>200</sup> ». Pour lui seul. Et Block a dit plus tôt se voir dans la rue. De plus, l'auteur met ce passage en italique, et insiste: « tout est déployé pour lui. Pour lui seul? Eh oui, cent fois oui<sup>201</sup> ». On pressent d'ores et déjà qu'il n'y a

---

197 . Ibid., p.84.

198 . Ibid., p.134.

199 . Ibid., p.52.

200 . Ibid., p.52-53, en italique dans le texte, c'est moi qui souligne.

201 . Ibid., p.54.

plus deux personnages: le Barnes qui aurait pu être le deuxième personnage n'a été que le déclencheur de la prise de conscience. Barnes, c'est maintenant la personnification de l'inconscient de Block qui se manifeste par son écriture. Car « les rêves de feu de Barnes » relatés ici sont ceux que Block imagine pour Barnes. Dès lors, il ne s'agit que d'un seul personnage: Block et ses fantasmes secrets, imputés à un personnage qu'il appelle Barnes.

Mais la preuve la plus tangible de ce que nous avançons ici, c'est l'auteur lui-même qui nous la livre. En partant du rapport que les gens entretiennent avec les ordures pour analyser chacun des deux personnages, il les mêle, les interchange. Or ce rapport peut, semble-t-il « révéler toute une personnalité<sup>202</sup> ». Comparons. Première version de l'Emprise: « (...) certains voient leur corbeille quotidiennement qu'elle soit pleine ou non, d'autres attendent qu'elle déborde (c'est le cas de Block)<sup>203</sup> ». Deuxième version de l'Emprise: « (...) certains voient leur corbeille quotidiennement, qu'elle soit pleine ou non (c'est le cas de Block), d'autres attendent qu'elle déborde (comme Barnes probablement)<sup>204</sup> ». Erreur de l'auteur et acte manqué, ou piste volontaire? Ce lapsus corrobore l'idée qu'ils ne forment qu'un seul et même être divisé (raison / pulsions) et que les dissemblances attribuées à l'un et l'autre sont si minimes qu'on peut facilement les

---

202 . Ibid., p.153.

203 . Ibid., p.154.

204 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1988, p.118.

intervertir involontairement, ou inverser volontairement un trait de caractère qui est sensé les différencier...

Et comme si un lapsus ne suffisait pas, un deuxième s'est glissé, encore une fois, dans la deuxième version, pour nous avouer clairement que Barnes et Block forment une totalité. Un NOUS. Ainsi, dans la lettre envoyée à Barnes, au lieu de dire « Devant votre inertie persistante, votre dossier vient de m'être transmis<sup>205</sup> » (comme dans la première version) le texte confie « Devant notre inertie persistante, votre dossier (...) <sup>206</sup> ». Et le « notre » ici ne fait aucun sens. Il s'agit véritablement d'un lapsus qui certifie que dans l'inconscient de l'auteur, moi et inconscient, Block et Barnes ne font qu'un. Et c'est d'ailleurs appuyé par la lettre de Barnes, où il énonce l'équation « je = vous »: « Je suis fichu. (...) (Vous êtes fichu) <sup>207</sup> ». « Je » (l'inconscient) et « vous » (le moi) s'additionnent pour totaliser le « nous » du lapsus. Et l'auteur, cette fois intentionnellement, confirmera lui-même que les deux personnages sont plus que frères, plus que doubles, plus que jumeaux, en écrivant, dans la première version: « Barnes égale Block. Block égale Barnes<sup>208</sup> ». Cette révélation, tellement claire, tellement importante, a d'ailleurs été supprimée (par censure, probablement...) dans la deuxième version de L'Emprise.

---

205 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.127.

206 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1988, p.99.

207 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.144.

208 . Ibid., p.190.

Force est de reconnaître alors que l'Emprise est un livre essentiellement narcissique. Lui et lui qui s'observent. Le moi et le double. Le « reste » constitue un éternel tribunal du sur-moi, une éternelle peur d'être jugé. Le monde des autres n'existe pas ou à peu près pas. Si bien que quand Block perd son double, sa vie n'a plus de sens. « Sans son double il ne peut plus rien faire<sup>209</sup> ». Le moi sans l'autre est décrit comme un « état jauni du moi<sup>210</sup> » en constante « attente léthargique<sup>211</sup> ». Ainsi, à tout moment, la perte du double ou la peur de sa perte est associée à la mort. « Et si le Léopard éta[i]t mort? Cette pensée résonne dans sa tête tel un glas<sup>212</sup> », « il vit l'équivalent d'une situation de deuil. (...) tout semble fini<sup>213</sup> ». Et pas seulement au niveau de l'écriture. Le problème s'avère viscéral. « Sans son personnage, que va-t-il devenir, lui, l'auteur? Il aimerait avoir dit plus simplement: « Que va devenir mon roman? » Mais c'est bel et bien de son propre sort qu'il s'inquiète, comme si le sens de sa vie tenait à la présence de cet être<sup>214</sup> ».

---

209 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.85.

210 . Ibid., p.87.

211 . Idem.

212 . [sic] Ibid., p.163.

213 . Ibid., p.165.

214 . Ibid., p. 162-163.

## CHAPITRE 8

### LE NARRATEUR: MISE EN ABÎME DE L'ÉCRIVAIN

Nous l'avons vu au chapitre précédent, Block égale Barnes et Barnes égale Block. Block et Barnes s'envoient des lettres: situation identique à la première des deux anecdotes qu'on nous raconte. « Le premier de ces mots pour rire nous situe dans une maison d'aliénés: une surveillante aperçoit un malade en train d'écrire une lettre. « À qui écrivez-vous? » lui demande-t-elle gentiment. « Je m'écris à moi-même », lui répond le patient<sup>215</sup> ». Dans la seconde histoire, deux fous se lancent un défi. « Et si nous prenions une course vers l'asile, lequel de nous deux, crois-tu, arriverait le premier? » L'autre lui répond aussitôt: « Toi assurément ». Et son interlocuteur de revenir à la charge pour conclure: « Oui, tu as bien raison, j'arriverais le premier, mais ce serait pour t'ouvrir la porte<sup>216</sup> ». L'auteur note alors lui-même la ressemblance avec l'histoire de Barnes et Block: « Entre Barnes et Block, il y a longtemps que cette course a commencé<sup>217</sup> ». Sans compter qu'il termine son roman en reprenant les paroles de ce fait divers: « L'autre est certes arrivé le premier, mais c'est pour mieux lui ouvrir la porte<sup>218</sup> ».

---

215 . Ibid., p.159.

216 . Ibid., p.160.

217 . Idem.

218 . Ibid., p.207.

Ces deux anecdotes constituent des mises en abîme. Premièrement, elles annoncent ce qui se passe dans le roman. Deuxièmement, elles mettent en abîme l'écriture de l'Emprise elle-même, car le roman nous dit que « Block est frappé par deux d'entre elles (et ce n'est pas par hasard) qu'il prend la peine de retranscrire dans un meilleur style en vue de les incorporer à son futur roman <sup>219</sup> », et que ces deux histoires font littéralement partie du roman que l'on tient.

Ces mises en abîme sont d'autant plus révélatrices que leur importance est explicitement soulignée par l'instance narrative: « (et ce n'est pas par hasard) ». Cette précision et plusieurs autres du même type, nous incitent à poser la question narratologique de Genette « qui parle? ». Car à plus d'une reprise et de diverses façons, le narrateur s'insinue dans l'histoire. Il manifeste sa présence en ajoutant, par exemple, des annotations entre parenthèses, qui révèlent qu'il connaît la suite de l'histoire. « On veut peut-être lui enlever sa valise (laquelle est l'objet pour tous du plus grand mystère: on en parle beaucoup et pourtant on assure qu'elle est absolument vide - on se trompe) <sup>220</sup> ». Il nous prévient que Block (le moi) ne « soupçonne pas à quels obstacles il aura à se mesurer<sup>221</sup> », qu'il ne pense pas que l'homme à la valise (son double) « se transformerait en une force à

---

219 . Ibid., p.159.

220 . Ibid., p.12, c'est moi qui souligne.

221 . Ibid., p.14.

vaincre<sup>222</sup> ». Ou alors, il commente l'attitude des personnages, « des pages de jeux instructifs pour enfants qui consistent à associer des éléments (...) (avec lesquels Block s'est surpris de s'amuser, lui d'habitude si grave et si fièrement adulte)<sup>223</sup> », ou des situations, « un infirmier l'aurait pris en affection (ou en aversion: c'est pareil dans ce cas) et le soumettrait régulièrement à ses penchants sexuels (...) »<sup>224</sup>.

Par ailleurs, cette instance narratrice va, à l'occasion, s'interroger sous les yeux du lecteur. « Il va de lampadaire en lampadaire, ces colonnes ouvertes aux confidences des démunis de la vie et des rêveurs, sur lesquelles il aime, en passant, s'appuyer (geste ludique ou rassurant?). Ils[sic] court ensuite de banque en banque, dont il a l'habitude de tâter les portes (est-ce pour jouer à l'homme d'affaires? Ou parce qu'il est hanté par le capital ou les coffres-forts ou plus simplement par les chiffres?)<sup>225</sup> ». Cette attitude se rapproche des réflexions d'un auteur face aux justifications à donner aux agissements de ses personnages...

Ou encore, pour éviter toute confusion, le narrateur apporte des précisions: « la plus cinglée des deux parties en cause (Barnes - ses

---

222 . Idem.

223 . Ibid., p.155, c'est moi qui souligne.

224 . Ibid., p.201, c'est moi qui souligne.

225 . Ibid., p.26, c'est moi qui souligne.



voisins) n'est peut-être pas celle qu'on pense<sup>226</sup> ». Jusqu'à accentuer l'importance de certains faits primordiaux:

Une autre explication de ces sentiments hostiles pourrait s'ajouter à la première et concernerait, cette fois, l'inadéquation problématique (et problématique d'abord pour Block) entre la morale singulière de Barnes et le code reconnu. S'il en est venu à ainsi violenter son double, est-ce que ce ne serait pas par une sorte de réaction légaliste qui ferait retour? Ne se met-il pas du côté de la Loi (d'ailleurs ce n'est pas par hasard si sa lettre fait intervenir directement le libellé de la Justice) pour davantage punir son personnage (...) <sup>227</sup>.

De surcroît, à certains moments, cette instance s'associe à son tour au « on », donc au sur-moi, « (...) l'identité de l'expéditeur, si elle figure à l'extérieur (et cette fois-ci, on s'en doute, il n'en est rien) <sup>228</sup> » pour analyser et intellectualiser la situation: « Block, à cause de sa bonne éducation, et peut-être aussi en raison de la progression de sa névrose (névrose typique de l'intellectuel qui ne sait pas compter avec le corps), a toujours évité avec pudeur ce domaine soi-disant scabreux de l'existence <sup>229</sup> ». Phrase qui confirme que celui qui parle est en pleine prise de conscience du problème...

Car cette instance sait de quoi elle traite (du moi et de l'inconscient) et nous donne même des pistes pour interpréter l'oeuvre « (...) il a vu s'écarter les figures restrictives de sa vie (son père et sa mère dont l'image prégnante subsistait trop fortement en lui) (...) Dans le second songe, Block voyageait à travers une jungle étouffante et noire (symbole peut-être des profondeurs

---

226 . Ibid., p.83-84, c'est moi qui souligne.

227 . Ibid., p.126-127, c'est moi qui souligne.

228 . Ibid., p.132, c'est moi qui souligne.

229 . Ibid., p.37-38, c'est moi qui souligne.

insondables de l'inconscient)<sup>230</sup> ». C'est aussi elle qui a commis le lapsus «certains vident leur corbeille quotidiennement qu'elle soit pleine ou non, d'autres attendent qu'elle déborde (c'est le cas de Block)<sup>231</sup> ».

Mais avant tout, elle nous parle de l'écriture. « L'écrivain décide alors qu'il en a assez de jouer. Cessons de parler, se dit-il, et agissons vraiment. Laissons de côté radicalement la littérature (on la reprendra peut-être au bout de l'aventure) (...) <sup>232</sup> ». Ainsi, le narrateur se confond, à d'autres endroits, avec Block<sup>233</sup>, par exemple, dans ces commentaires d'écrivain sur le travail avec les mots et les sons. « Quoi qu'il en soit, il vit cette grande hébétude comme un temps *d'absinthe* (ainsi l'appelle Block qui aime ce mot non seulement pour son sens figuré, pour son douloureux poids d'amertume, mais aussi pour sa proximité avec absence...) <sup>234</sup> ». « Mais cette fois, il ne s'en doutait pas avant de se lancer dans ce nouveau projet, la tâche ne serait pas facile. Encore tout à ses longs travaux d'approche, qu'il goûte pour leur part de joie (l'excitation des découvertes), mais qui lui pèsent également à cause de leur négativité, si familière à tout artiste (angoisse des commencements et des choix, tâtonnements improductifs, etc...) <sup>235</sup> ».

---

230 . Ibid., p.48, c'est moi qui souligne.

231 . Ibid., p.154, c'est moi qui souligne.

232 . Ibid., p.146, c'est moi qui souligne.

233 . Et c'est normal, puisque le moi est la face connue de la psyché.

234 . Ibid., p.88.

235 . Ibid., p.14.

Ce dernier point en particulier, nous permet d'avancer qu'il s'agit là d'une autre mise en abîme: cette instance narratrice personnifie l'auteur réel relatant le drame intérieur qui secoue sa psyché. Comme si, en fait, l'Emprise mettait en scène un seul personnage. Un personnage invisible qui nous fait part de « l'emprise » dont Barnes et Block sont les deux moitiés d'être (conscience et inconscience), qui tour à tour donnent leur point de vue sur le conflit. « (...) et si Block lui-même était précisément ce fou dont a parlé Barnabé et auquel le Lézard s'intéresse? Et si Barnes occupait son temps à écrire un roman sur lui, Block, comme ce dernier le fait avec Barnes? Voilà qui lui paraît tout à fait plausible. Par un extraordinaire renversement de situation, le personnage serait à élaborer une histoire sur son auteur!<sup>236</sup> ».

Car de fait, Jung note ceci:

il importe en effet de ne pas se figurer que le conscient est d'un côté et l'inconscient de l'autre: la psyché est au contraire une totalité à la fois consciente et inconsciente. Le conscient et l'inconscient sont, répétons-le, le substrat de phénomènes psychiques en une sorte de biunité. Tantôt c'est l'inconscient qui prédomine, comme dans le rêve, et tantôt c'est le conscient, comme à l'état de veille<sup>237</sup>.

L'Emprise, c'est l'homme devant sa psyché. Psyché qui met en scène toutes les interrelations qui se jouent entre les « différentes instances appelées partenaires du moi. Ce sont à la fois les représentants de l'inconscient et les médiateurs entre moi et inconscient<sup>238</sup> ». Block (le moi); Barnes (l'inconscient); Barbara, Berthe, Betty (l'anima), tous ces actants,

---

236 . Ibid., p.115.

237 . Marie-Louise Von Franz, op. cit., p.144.

238 . Élisabeth Leblanc, op. cit., p.31.

dont les noms commencent tous par la lettre B (sans compter Barnabé et Beaumier...), se rejoignent dans un même drame intérieur: celui d'un écrivain nommé Brulotte...

## CHAPITRE 9

### LA CRÉATION RÉSOUT-ELLE LE PROBLÈME?

L'écriture constitue, à prime abord, une bonne méthode pour explorer notre paysage inconscient. Mais elle ne mène pas nécessairement à son acceptation:

cette transformation ne pourra se faire qu'à partir d'un travail d'élaboration autour du symbole, pour entrer en contact avec tous les possibles dont il est porteur. Jung propose pour cela l'imagination active. Cette imagination libre, spontanée et créatrice consiste à laisser un affect prendre forme afin que le moi conscient puisse entrer en relation avec lui, à travers toutes sortes de moyens spontanés d'expression: récit, écriture, dessin, peinture, modelage, danse, jeu... Sa principale caractéristique est de mobiliser l'être dans sa totalité<sup>239</sup>.

Jung note encore qu'il est important « dans les maladies psychiques, que le patient soit pour un certain temps en contact avec l'inconscient, car c'est ainsi que les tendances autorégulatrices de la psyché parviennent au conscient. Chez un être doté de faculté créatrice, une relation durable est nécessaire (...) <sup>240</sup> ». Et de fait, dans le roman, l'écriture de Block est carrément associée à la présence de Barnes (donc à la relation du moi avec l'inconscient). Lorsque Block reprend enfin contact avec lui, « Ses doigts ont tout à coup une odeur d'encre: c'est la créativité qui probablement lui monte à la tête <sup>241</sup> ». Plus il cohabite avec le double, plus il crée. « (...) il écrit en

---

239 . Ibid., p.30.

240 . Marie-Louise Von Franz, op. cit., p.115.

241 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.102.

effet sans relâche, parmi les araignées (...) Il file son cocon à sa manière en tissant du texte, en tramant des histoires<sup>242</sup> ».

Mais dans l'Emprise, les contenus de l'inconscient se butent à tout coup aux résistances d'un perpétuel surveillant: le sur-moi, qui s'obstine à refuser le double. Block traite alors les écrits de l'autre de « papiers indécents (...) suite de rêveries obscènes (...) saloperies<sup>243</sup> ». Il attribue au double ce qu'il rejette, se plaignant que ce dernier fasse de lui le héros de ses fantasmes libidineux, ce qu'il fait pourtant lui-même avec Barnes... Fait normal, qu'Élizabeth Leblanc explique comme suit:

Quand le moi se tourne vers l'inconscient pour le rencontrer, ses premiers interlocuteurs sont les contenus de l'ombre. Cette confrontation est toujours très perturbante: on se trouve face à toutes sortes de tendances personnelles totalement ignorées en soi mais qui souvent nous choquaient d'autant plus chez l'autre qu'on refusait de les reconnaître comme faisant partie de nous. Il s'agit généralement de tout ce qu'on considérerait comme faisant partie des choses à taire parce que représentant des fautes, des erreurs, des faiblesses, des désirs incompatibles avec la réalité extérieure ou la morale... Chacun y rencontre ce qui représente pour lui le mal (...) <sup>244</sup>.

Pour le moi, l'écriture est persécutrice. Elle le confronte aux réalités inconscientes, l'amène à traiter de sujets qui l'embarrassent particulièrement, dont la sexualité. Mais Élizabeth Leblanc soutient que « Tant qu'on projette une partie de l'ombre sur des personnages ou des circonstances extérieurs, celle-ci reste dans l'inconscient. Si on accepte la rencontre avec cette part d'ombre, on affronte le problème intérieur et c'est

---

242 . Ibid., p.138.

243 . Ibid., p.190.

244 . Élizabeth Leblanc, op. cit., p.32.

seulement alors que l'énergie destructrice de la projection peut être transformée en positive<sup>245</sup> ». Alors ici, à cause du sur-moi trop fort, l'écriture devient « le lancage<sup>246</sup> », « la littérature devenant pour lui, de plus en plus, un véritable pénitencier institutionnel<sup>247</sup> ». Les juges le poursuivent jusque dans son activité créatrice: le moi est constamment terrifié par le tribunal des mœurs, l'opinion publique, l'oeil accusateur d'un lecteur qu'il s'imagine aussi chaste que son sur-moi...

Tandis que l'inconscient, lui, considère l'écriture comme une « activité souterraine essentielle<sup>248</sup> ». L'adjectif qualificatif « essentielle » pourrait être lu ici dans deux sens: vitale, ou « la plus importante ». Quant à « souterraine » il connote encore le fait que l'inconscient travaille en arrière-scène. Ainsi, quand Barnes souffre, il s'empresse de « se réfugier dans la retraite salvatrice de l'écriture<sup>249</sup> » car sans elle, il serait cloîtré.

Mais l'écriture demeure une dérobade:

Et depuis qu'il évolue en compagnie de son personnage, et surtout depuis qu'il suppute les préoccupations littéraires de Barnes à son égard, Block perçoit son travail comme une façon de fuir dans l'imaginaire, comme une manière de répondre à l'apprentissage d'une réalité jugée nociceptive (...) La création, si elle permet certes la fuite gratifiante d'une objectivité douloureuse et aliénante, ne dévoile pas moins de plus en plus pour Block ses dimensions négatives: la littérature, en effet, inhibe chez lui l'action, ou, en d'autres mots, il écrit parce qu'il ne peut pas agir. Et voilà son plus grand malheur. Comment arriver à conjointre justement l'écrire et le vivre (Comment *écrivre*, pense-t-il)?<sup>250</sup>

---

245 . Ibid., p.35.

246 . Gaétan Brulotte, *op. cit.*, version de 1979, p.135.

247 . *Idem.*

248 . *Ibid.*, 189.

249 . *Ibid.*, p.129.

250 . *Ibid.*, p.120, en italique dans le texte.

Le narrateur la compare aussi, par deux fois, à une « épreuve initiale<sup>251</sup> »:

Ce n'est pas par hasard s'il a choisi d'écrire: en réalité, notre romancier, qui s'est toujours su un peu anormal, est un grand malade (...) Block s'est lancé en littérature désespérément, comme on se jette au bout du quai. Les uns tombent en dépression ou gagnent le refuge de l'asile ou se droguent, les autres créent (...) construire un livre, il en prend conscience plus que jamais, représente une double épreuve très rude à traverser: épreuve pour le corps, épreuve pour l'esprit, et qui transforme sensiblement celui qui la subit ne fût-ce qu'en modifiant son rapport au monde<sup>252</sup>.

L'écriture sauve de la folie. Mais elle ne suffit pas. Ne guérit pas. Bientôt Block le pressent: « Laissons de côté radicalement la littérature (on la reprendra peut-être en bout d'aventure)<sup>253</sup> » Laissons: le nous. Le même que le lapsus (voir chapitre 7, « notre inertie »). Car le problème, viscéral, dépasse amplement la rédaction de son livre. « Ou bien toute cette histoire, qui le rend malade, ira jusqu'au bout de sa logique ou bien elle s'arrêtera net en son cours, pense-t-il. L'alternative lui paraît claire: ou cela plie ou cela casse<sup>254</sup> ». Il ne s'agit donc plus que du récit d'un écrivain éprouvant des difficultés avec son roman: c'est celui de la douloureuse prise de conscience d'une guerre intestine entre moi et inconscient, entre raison et pulsions.

Cela confirme encore que l'écriture ne règle rien: elle aide à la prise de conscience. Il faut travailler sur soi-même. Pas seulement en parler.

---

251 . Ibid., p.22.

252 . Ibid., p.119-120

253 . Ibid., p.146.

254 . Ibid., p.147.



Alors à partir de ce moment précis, commence à poindre en lui l'idée extravagante d'essayer de vivre ses fictions, ou du moins de faire s'épandre le songe dans la vie réelle, de chercher avec courage à faire coïncider l'imaginaire et la réalité. Et cela, il le réaliserait peut-être avec son mystérieux personnage actuel, son double, en emboîtant son pas (...) en respirant au plus près de lui (...) <sup>255</sup>.

Marie-Louise Von Franz, célèbre disciple de Jung, explique que certaines psychothérapies actuelles se limitent parfois aussi à l'étape de prise de conscience.

On voit employer des méthodes comme celle de Carl Happich (méditation sur les images dirigée par le médecin); Robert Desoille a exposé la technique du rêve éveillé et dans presque toutes les cliniques on invite les malades à peindre, à faire de la musique ou du modelage, ou encore à écrire leurs phantasmes. La psychothérapie a découvert le chemin de l'élaboration esthétique, mais non encore celui qui mène à l'étape suivante: l'attitude critique ou confrontation morale <sup>256</sup>.

La création résout-elle le problème? Jung et l'Emprise répondent non. L'art constitue une des façons d'en prendre conscience, mais ne pave pas la voie pour arriver au Soi. Le moi permet à l'inconscient de se manifester uniquement dans l'écriture (et à peine, puisqu'il est torturé par ses thèmes) et d'une façon séparée de la raison. Car la raison continue à condamner les écrits de l'autre, les juge incompréhensibles, saloperies, etc. Et l'écriture, « activité apparemment innocente <sup>257</sup> » devient à son tour « cruelle et systématique entreprise de destruction <sup>258</sup> » nous mentionne l'instance narratrice. La relation de Block et Barnes se solde par une ultime dissociation. Seule la réconciliation de l'intelligence et de l'inconscient accroîtrait le potentiel de créativité. Comme le souligne aussi Elizabeth

---

255 . Ibid., p.109.

256 . Marie-Louise Von Franz, op. cit., p.137.

257 . Gaétan Brulotte, op. cit., L'Emprise, version de 1979, p.14.

258 . Ibid., p.14-15.

Leblanc, « le destin de l'ombre n'est pas d'être vaincue mais acceptée dans sa réalité et intégrée. Elle ne contient pas seulement les contenus refoulés et les sujets de honte mais aussi tous les possibles de la réalisation personnelle<sup>259</sup> ».

---

259 . Élisabeth Leblanc, op. cit., p.34.

## CHAPITRE 10

### COMMENT SE SOLDE LA RELATION DE BLOCK ET BARNES

Dans l'Emprise, la relation du moi et de l'inconscient se solde sur un échec: « (...) aucun accord ne paraît possible entre le dehors et lui (...) puisqu'il n'en ressent que l'étrangeté malheureuse et n'en perçoit que le pouvoir de rejet et de négation<sup>260</sup> ». Le double doit réfléchir sur son sort. « Le monde n'est plus à sa mesure. (...) Tout se passe comme si Barnes était soudain parvenu là, à cet instant précis et singulier, à un tournant dans sa vie, comme s'il avait une grave décision à prendre, du genre « être ou ne pas être<sup>261</sup> ». « Être » monstrueux (exhibitionniste), demeure pour lui l'unique solution, la seule façon d'«être», la seule façon qu'« on » le remarque, qu'« on » s'occupe de lui. Puisqu'il n'est pas compris, il fait à nouveau des pitreries pour attirer l'attention du moi. Puisqu'on l'associe à la sexualité débridée, il utilise celle-ci pour « être ». « Puisque le monde lui fait mal irrémédiablement, il ne lui reste qu'à faire mal à son tour, au risque d'être pris. Comme ça, il aura au moins une petite revanche et en même temps, une assurance d'être. Aussi décide-t-il de se produire à nouveau en spectacle: c'est sa façon de se sentir grand et fort<sup>262</sup> ».

---

260 . Gaétan Brulotte, L'Emprise, version de 1979, op. cit., p.196.

261 . Ibid., p.195.

262 . Ibid., p.196.

À cause de ce geste, « on » (le sur-moi) opte pour l'internement ad vitam eternam. Cette « rupture décisive d'avec le monde dit normal<sup>263</sup> » satisfait le double, qui semble avoir capitulé. « C'est donc d'une étrange victoire qu'il s'agit pour Barnes: celle que certaines personnes peuvent goûter précisément dans la défaite, dans la démission, dans l'autodestruction. (...) Car il est heureux qu'on l'arrache enfin au monde et qu'on le délivre de son fardeau. Du moins, désormais, il mettra tout en oeuvre pour qu'on l'efface définitivement de la carte sociale<sup>264</sup> ». Il se résout à demeurer inconscient...« Il se sent brusquement soulagé: il n'est plus qu'une masse de chair, plus qu'un poids de matière roulant en roue libre, immunisé désormais contre autrui, le réel, la conscience<sup>265</sup> ».

Mais les pulsions ne tardent pas à resurgir: plus on cloître le double, pire il devient. Tout l'incite à souiller cet environnement hospitalier trop blanc: personnel en blanc, draps, murs, etc.: « (...) chez Barnes, cette situation d'oisiveté provoque une véritable cascade d'envies folles<sup>266</sup> ». Mais le sur-moi persiste. Jusqu'à vouloir définitivement annihiler en lui toute pulsion. « On voit alors en lui une sorte de virus contagieux dont il faut se débarrasser pour assainir la communauté. (...) Ce traitement irréversible,

---

263 . Ibid., p.202.

264 . Ibid., p.198, c'est moi qui souligne.

265 . Ibid., p.187, c'est moi qui souligne.

266 . Ibid., p.199.

d'ordre chirurgical, c'est l' « opération », comme le note le dossier, en déguisant ainsi sous un euphémisme, la castration pure et simple<sup>267</sup> ». « On » tranche alors en ordonnant l'annulation définitive de toute sexualité et monstruosité.

Le sur-moi (personnalisé par les médecins) ayant castré et enfermé le double, croyait avoir réglé le cas. Mais le problème s'avère irrésolu. « Plus que jamais son double poursuit l'écrivain partout jusqu'au plus intime de ses pensées, jusque dans son sommeil. Il le hante désormais d'une manière permanente. Exactement comme un personnage de roman le fait pour un auteur<sup>268</sup> ». Cette dernière figure de style est étrange et non fortuite: c'est le cas, alors pourquoi comparer avec cette situation? Parce qu'elle corrobore l'idée que depuis longtemps, l'écriture a été laissée de côté. Il ne s'agit plus de l'histoire d'un auteur et de son personnage mais de celle du moi et de l'inconscient de celui qui écrit le livre. L'écriture, dans ce roman, n'est qu'une vaste mise en abîme pour que l'auteur ait le prétexte de parler de son problème de division.

En rêve l'inconscient lui fait visiter son monde intérieur (murs décrépis et suintants, dédales de ruelles sombres, etc.). « Le guide invite l'écrivain à entrer et verrouille la porte derrière lui. « On » voit alors une cour intérieure

---

267 . Ibid., p.202-203.

268 . Ibid., p.203, c'est moi qui souligne.

déserte, à hauts murs de ciment, comme celle de certaines prisons<sup>269</sup> », symbole de son monde intérieur, lieu clos où le double est cloîtré. Et alors que l'autre s'autodétruit, Block est confiné au rôle de spectateur. Il observe sans rien faire. « Le spectateur, sidéré, reste rivé à son siège: il est incapable de parler et de bouger. Il voudrait réagir: crier, se lever, lui porter secours mais il ne peut pas. Une force impalpable l'électrise sur place<sup>270</sup> ». Tout le tiraillement est condensé là: le moi, coincé entre deux forces (le sur-moi et l'inconscient) oscille entre deux extrêmes (attirance - répulsion), mais n'atteint jamais l'équilibre. Car à la fin, la culpabilité le tenaille, (il « s'estime responsable, voire même coupable de tous les malheurs de son double<sup>271</sup> »), jusqu'à finalement l'inciter à ne laisser vivre en lui que le double: « Il est maintenant dans une situation qui lui a toujours paru si naturelle: il attend, debout, à l'angle de la rue déserte, avec sa valise à la main<sup>272</sup> ».

---

269 . Ibid., p.204.

270 . Ibid., p.205, c'est moi qui souligne.

271 . Ibid., p.205-206.

272 . Ibid., p.206.

## CONCLUSION

Le double constitue la personnification la plus extrême de l'inconscient qui veut dire au moi conscient: « j'existe ». Et c'est ce que Barnes s'acharne principalement à répéter à Block dans ses lettres, par ses gestes, dans son écriture. Le double étonne, rebute ou fascine. Block souhaite et craint de découvrir qui est exactement ce mystérieux personnage qui le terrifie et l'envoûte. Qu'il recherche. Qu'il rejette. Car Barnes, c'est avant tout le double sexuel condamné par un sur-moi trop fort.

Et de fait, la domination de cette instance psychique se manifeste, dans l'Emprise, par la perpétuelle présence des divers juges qui poursuivent Barnes et Block dans leurs allées et venues: les parents, les forces de l'ordre, les médecins et psychiatres, la Justice, les regards accusateurs et inquisiteurs de la foule. Aux yeux de tous ces surveillants, Barnes devient un « monstre »: un exhibitionniste qui pose des gestes « animaux » et dégradants témoignant de sa « non-éducation ». Le sur-moi décrète qu'il s'avère dangereux. Comme un virus ou un meurtrier. Alors il le met en quarantaine: « On » l'interne.

Mais en réalité, l'inconscient s'incarne sous la forme d'un personnage marginal (Barnes) parce que c'est la seule façon qui lui reste pour que le moi conscient (Block) le remarque. Ce comportement s'apparente à celui des « enfants monstres » (le passé enfantin de Barnes se résume d'ailleurs par des coups pendables et des comportements déplacés...). Car un bambin qui reçoit tout l'amour et toute la considération nécessaires n'éprouve pas le besoin d'attirer l'attention des adultes par des agissements étonnants, incongrus ou carrément inconvenants. Il en va de même pour l'inconscient.

Accepter les pulsions sexuelles « normales » réglerait le conflit avec le double. Mais le sur-moi, à cause de l'éducation reçue et de certaines normes personnelles, prône la pureté irréprochable: le sujet que le moi (Block) s'apprête à romancer (le sexe) est abject, immoral, « scabreux ». Il cache un désir interdit: l'inceste. L'Emprise véritable, c'est l'Emprise de l'anima (la mère). Divers symboles contribuent à prouver cette hypothèse: l'omniprésence de l'araignée, la valise, le trou dans la terre, la volonté de souiller l'image de la Vierge. Toutes les femmes de l'Emprise s'agglomèrent dans un même archétype: la Vierge mère.

Et au terme de ce travail, je peux constater que mes textes présentent certaines similarités avec l'Emprise. Ils relatent la même dualité. Car mes nouvelles mettent en scène des personnages aux comportements oscillant entre



le refus total des pulsions sexuelles, et l'abandon à des désirs considérés « dépravés ». La sexualité est ressentie dans le premier cas comme un viol (Impulsion, La Corde et le crochet, Intermezzo) et dans le second cas, comme un appétit insatiable mais culpabilisant (Regards, Anecdotes d'une dérangée, La Femme boa, La Visiteuse, Rossolis). Mon double prend alors la forme d'une séductrice, exhibitionniste à ses heures et souvent nymphomane. Et mon écriture évoque également la présence d'un sur-moi dominateur: l'oeil, la foule, les policiers, le censeur sont des thèmes récurrents dans les textes qui constituent ma partie création et dans les nombreux autres qui n'ont pas « survécu » aux ravages de la censure.

Ainsi, le roman de Brulotte n'a vraiment pas été choisi au hasard. Dès la première lecture, mes propres instances psychiques se sont reconnues dans le dilemme mis en scène dans l'Emprise. Comme si tout ce que j'avais toujours voulu dire s'était cristallisé là, de façon parfaite, sous mes yeux, par le biais des mots d'un autre...

Par ailleurs, ce roman dépasse amplement la problématique de l'auteur en relation avec son personnage. Certes, une première lecture constatera que l'Emprise traite merveilleusement des embûches rencontrées par un écrivain lors de la rédaction d'un roman. Mais une analyse plus approfondie des images littéraires, des thèmes, des archétypes et des symboles prouve que cette mise

en abîme de l'écrivain permet, avant tout, de parler de l'écriture comme acte de prise de conscience. L'homme devant sa psyché. Le moi devant l'inconscient. Étonné; fasciné; possédé, ou dégoûté. Qui souvent, ne comprend pas ses messages. Les refuse. Les dénigre. Les rature. Les censure.

Lire l'Emprise sous cet angle engendre des réflexions intéressantes: non seulement la création littéraire, mais l'art en général, permet, en fait, et comme le soutenaient les surréalistes, de laisser la parole à l'inconscient. Ces recherches pourraient, éventuellement, bifurquer vers l'analyse d'un type de possession par le double encore plus chronique: dans certains cas, comme ceux des auteurs Émile Ajar / Romain Gary, Stephen King / Richard Bachman, Lewis Carroll / Charles-Louis Dodgson, le double s'incarne littéralement dans le réel. On le baptise d'un pseudonyme possédant un style propre, un nom, une personnalité...

Et si la création ne mène pas au processus d'individuation, elle demeure un bon « exorcisme ». Côté le double par le biais de l'art nous aide à l'apprivoiser davantage. Jusqu'à s'en faire un ami. Un partenaire de voyage qui nous invite à prendre des vacances, loin du réel, quelque part où tout est possible: nos propres contrées intérieures.

## BIBLIOGRAPHIE

- BRULOTTE, Gaétan, L'Emprise, Les Éditions de l'homme, Montréal, 1979, 207 p.
- BRULOTTE, Gaétan, L'Emprise, Léméac, Montréal, 1988, 158 p.
- CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, Dictionnaire des symboles, Paris, Éditions Robert Laffont S.A. et Éditions Jupiter, 1982, 1059 p.
- HÉBERT, Anne, Les Enfants du sabbat, Les Éditions du Seuil, Paris, 1975, 186 p.
- JUNG, C.G., Dialectique du moi et de l'inconscient, Gallimard, Paris, 1964, 274 p.
- JUNG, C.G., Essai d'exploration de l'inconscient, Éditions Gonthier, France, 1964, 155 p.
- JUNG, C.G., Métamorphoses de l'âme et ses symboles, Librairie de l'Université, Genève, 1978, 770 p.
- JUNG, C.G., Ma Vie, Gallimard, Paris, 1973, 532 p.
- KING, Stephen, La Part des ténèbres, Éditions Albin Michel, Collection Presse Pocket, Paris, 1990, 541 p.
- LEBLANC, Élizabeth, La Psychanalyse jungienne, Éditions Morisset, Paris, 1995, 63 p.

MAUPASSANT, Guy de, Le Horla, E.J.L, Collection Libro, Paris, 1994, 95 p.

MAURON, Charles, Des Métaphores obsédantes au mythe personnel, José Corti, Paris, 1962, 380 p.

STEVENSON, R.L., L'Étrange Cas du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde, Les Langues Modernes, Paris, 1988, 222 p.

VON FRANZ, Marie-Louise, C.G. Jung, Son Mythe en notre temps, Buchet Chastel, Paris, 1975, 345 p.